

La chasse au phoque par les Innus d'Ekuanitshit (Mingan) de 1900 à 1950

Seal Hunting by the Ekuanitshit (Mingan) Innu Community: 1900-1950

Robert Comtois

Volume 33, numéro 1, 2003

La chasse au phoque, une activité multimillénaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082804ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082804ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Comtois, R. (2003). La chasse au phoque par les Innus d'Ekuanitshit (Mingan) de 1900 à 1950. *Recherches amérindiennes au Québec*, 33(1), 73–88.
<https://doi.org/10.7202/1082804ar>

Résumé de l'article

La chasse au phoque est une des principales occupations des chasseurs innus d'Ekuanitshit au retour de la chasse au castor au printemps. En 1903 et les années suivantes, alors que la chasse au castor est interdite, cette activité a probablement pris de l'importance en s'imposant au printemps après la chasse à l'outarde. Sur le plan des revenus réalisables pendant le séjour à la côte, elle a constitué une des deux options s'offrant aux Innus pendant la séquence où la pêche à la morue a connu un certain attrait pour les chasseurs. Par la suite, elle est devenue la seule activité d'importance à ce chapitre. Les prochaines possibilités de revenus de la communauté ne font leur apparition qu'au moment de l'établissement de la base militaire américaine à Longue-Pointe-de-Mingan en 1942. Pendant la plus grande partie de la période de 1900 à 1950, l'accomplissement de cette activité répond à des besoins essentiels de la communauté innue grâce aux principaux produits tirés du phoque, les peaux et l'huile, cette dernière étant essentielle à la confection des chaussures utilisées l'automne, lors de la montée à l'intérieur des terres, ainsi que l'hiver et le printemps lorsque la neige devient mouillée.



La chasse au phoque par les Innus d'Ekuanitshit (Mingan) de 1900 à 1950

Robert Comtois

Anthropologue
consultant

EkUANITSHIT (Mingan) est situé sur la rive nord de l'estuaire du Saint-Laurent à plus de 160 kilomètres à l'est de Sept-Îles. Le village innu est plus précisément localisé sur la Moyenne-Côte-Nord, à peu près à mi-chemin des limites naturelles de cette zone, soit entre la rivière Moisie et le delta de Natashquan. Il est bâti près de l'embouchure de la rivière Mingan, ou Ekuantshiu Hipu, sur la rive ouest à quelques centaines de mètres en amont. La présence abondante du saumon ainsi que celle des animaux à fourrure dans l'arrière-pays ont mené les commerçants français à installer en 1661 un poste de pêche, lequel deviendra poste de traite en 1679. Cet établissement passera en 1807 aux mains de la Hudson's Bay Company (HBC), qui le conservera jusqu'en 1924. Cependant, les échanges commerciaux avaient commencé bien avant. Les artefacts d'origine amérindienne et les fours basques pour fondre le lard des mammifères marins, baleines et phoques, retrouvés dans l'Archipel de Mingan, ou Ekuantshiu Ministukua, indiquent bien les longues fréquentations par les Amérindiens et les Eurocanadiens dont ces îles ont été le théâtre.

À la fin des années 1970, alors que l'exploitation des rivières à saumon par les communautés algonquiennes, innues et micmaques, capte principalement l'attention des observateurs, il n'est pas surprenant que les Innus d'Ekuanitshit accordent une attention particulière à l'Archipel : un promoteur vise le développement d'une carrière de calcaire dans une des principales îles fréquentées par la communauté pour l'exploitation des

ressources renouvelables, principalement le phoque et les canards de mer. Opportunistes, les gouvernements élaborent des projets de parc pour soustraire les îles aux ambitions des promoteurs, mais avec des concepts d'aménagement qui font peu ou pas de place aux activités d'exploitation des Innus. C'est dans ce contexte qu'au milieu des années 1970 le Conseil Attikamek-Montagnais a commandité des études visant à démontrer la fréquentation et l'utilisation du territoire ainsi que l'apport des ressources renouvelables dans l'économie des communautés membres, notamment à Ekuanitshit (Mingan). Le séjour des Innus à la mer au retour des terres de l'intérieur dans la première moitié du ^{xx}e siècle, a été un des sujets qui a fait l'objet de recherches (Comtois 1983, 1988), et les principaux résultats de celles-ci sont présentés ici.

Le présent article est « volontairement ethnographique » afin, nous l'espérons, de combler une partie des attentes de données descriptives des activités de chasse au phoque par les Amérindiens en soumettant le cas des Innus d'Ekuanitshit (Mingan). D'abord, nous détaillons les espaces et les temps qui ont marqué sa réalisation entre 1900 et 1950. L'utilisation des barges fabriquées dans les villages eurocanadiens voisins est ici mise en évidence. Les activités de récolte et de partage, et les relations avec les Innus de Nutashquan (Natashquan) et les Eurocanadiens autour de cette chasse, incluant les échanges commerciaux, complètent la description.

LE CYCLE ANNUEL TRADITIONNEL

À la fin des années 1970, dans la littérature ethnographique consacrée à l'organisation des cycles annuels d'activités, Jacques Frenette avait pointé le problème : il y avait peu d'informations publiées sur la période estivale du cycle annuel. C'était étonnant. Car bien que plusieurs monographies aient marqué la quête des données sur le cycle annuel des activités des communautés algonquiennes de la péninsule Québec-Labrador, notamment celles de Speck et de Leacock, elles n'avaient « fait qu'effleurer – et souvent indirectement – la question » (Frenette 1980 : 1). De sa quête documentaire dans le corpus ethnographique, Frenette a dégagé une synthèse des données avec deux cycles-modèles : un cycle traditionnel, où toute l'année se prête à des activités économiques, et un autre cycle en situation de traite, comparable au premier mais avec un séjour estival où les activités économiques retenues par les auteurs sont « un peu de pêche au filet et l'exécution de travaux mineurs (fumage des peaux, réparation des canots) » (Frenette 1980 : 5). À son tour, mais en effectuant un relevé détaillé des activités estivales et de la situation de traite à partir de sources manuscrites, Frenette a démontré que ce dernier portrait reposait sur peu de fondements. Les archives du poste de Mingan du XIX^e siècle indiquent clairement que les Innus poursuivaient leurs activités traditionnelles estivales même en situation de traite des fourrures (Frenette 1980 : 100-106). En systématisant les données qu'il a recueillies dans les archives du poste de Mingan pour les années 1834 et 1851-1860, Frenette a établi un cycle-modèle pour les Amérindiens ayant fréquenté le poste où la saison estivale se démarque nettement.

... le poste de traite garde sa fonction de polarisation des groupes. Cependant celle-ci est de courte durée et se produit au printemps à l'arrivée des individus. On y vient tout simplement traiter ses peaux. Par la suite, on se distribue sur la côte, parmi le chapelet d'îles qui constitue l'archipel, ou bien on se rend jusqu'à Anticosti. La seule présence que l'on marquera à Mingan se produit au passage des missionnaires. Au niveau des activités économiques poursuivies, une d'entre elles est primordiale à Mingan au 19^e siècle et explique l'éparpillement des individus. Il s'agit de la chasse au loup-marin. Traditionnellement menée dans un but de subsistance, la HBC en assure désormais la supervision dans un but tout à fait commerciale (traite de l'huile et des peaux). C'est ainsi que l'été s'égrenne pour les Amérindiens à pratiquer cette chasse, à fondre le lard des loups-marins tués et à procéder aux échanges commerciaux usuels (remboursement de dettes, traite des produits ramenés et réapprovisionnement réguliers). On soupçonne que la pêche au saumon se pratiquait encore mais de façon illégale. De même, la chasse au petit gibier assurait une partie de la consommation domestique, en plus des produits traités au comptoir du poste. Ainsi, loin d'être une période économiquement morte, comme le prétend la plupart des ethnologues ayant reconstitué le cycle annuel en situation de traite, l'été était au contraire une période des plus actives. À cet effet, et encore plus que dans le cas du piégeage des fourrures, la HBC avait su récupérer une activité menée traditionnellement, voyant en celle-ci l'occasion de réaliser un profit intéressant. (Frenette 1980 : 104-105)

Au cours d'une enquête menée entre 1980 et 1983 (Comtois 1983), dont étaient également participants la plupart des douze informateurs que nous avons rencontrés en 1980 en entrevues semi-dirigées (Comtois 1988), les Innus ont témoigné de leur relation avec le territoire. Cette recherche a permis de mettre en évidence l'organisation rationnelle et systématique de

Tableau 1
Évolution de la population
innue d'Ekuanitshit
(Mingan) de 1901 à 1954
(Sources : Noël-Bouchard 1972, Canada, 1925-1965)

ANNÉE	SOURCES	POPULATION
1901	Rouillard, 1908	236 personnes
1908	Townsend, 1910	241
1915	Canada, 1967	176
1924	Canada, 1925-1965*	152
1929	Canada, 1925-1965	113
1934	Canada, 1925-1965	176
1939	Canada, 1967	115
1941	Brouillette, 1947	139
1944	Canada, 1925 - 1965	139
1949	Canada, 1967	135
1954	Canada, 1967	144

* Entre 1900 et 1950, les recensements du ministère des Affaires indiennes débutent en 1924. Ils sont réalisés tous les cinq ans jusqu'en 1965 pour ensuite devenir annuels les autres années. (Les recensements des années 1924, 1929, 1934 et 1944 ont été ajoutés par nous au tableau original). Pour plus d'information sur la validité des données des Affaires indiennes, lire Garneau (1997).

l'exploitation des ressources par la communauté, de mieux situer le contexte et la place du séjour à la côte dans le cycle annuel de 1900-1950 tels qu'observés par les informateurs. Surtout, elle a permis de mettre en valeur deux options s'offrant aux familles à la veille du dégel des ruisseaux au printemps : soit demeurer à l'intérieur des terres, soit gagner la côte. Cette dernière option amène des familles en milieu côtier pour la chasse de printemps – alors marquée par des activités de piégeage intensives. Durant cette période, parmi plusieurs facteurs qui les guident vers cette possibilité, il y a l'opportunité de faire une plus longue chasse au phoque. De fait, entre 1900 et 1950, le séjour au bord de la mer des Innus d'Ekuanitshit (Mingan) pouvait s'étendre sur une durée de cinq mois pour les familles dont les territoires de chasse d'automne étaient les plus près de la côte. Dès la fin du printemps, la chasse au phoque comptait parmi les principales activités de ce séjour¹ (Comtois 1988).

Avant 1955, comme on peut le remarquer au tableau 1, l'évolution de la population a connu un rythme de hausses et de baisses successives. Il est possible que le nomadisme et la mobilité des groupes aient marqué les recensements. Par exemple, une forte diminution de population est enregistrée entre 1924 et 1929, avec respectivement 152 et 113 personnes. L'année 1924 coïncidait probablement avec la présence de plusieurs familles innues d'autres villages invitées par les résidents d'Ekuanitshit (Canada 1925-1965). Une étude des lieux de naissance menée auprès des gens du village en 1971 confirme cette possibilité.

On constate ainsi que la population se divise en trois grands groupes quant aux lieux d'origine. Les moins de 24 ans sont en grande majorité originaires de Mingan. Ce groupe s'associe à un contexte socio-économique différent si on le compare aux deux autres groupes. Entre 25 et 49 ans, les individus sont aussi originaires de Mingan mais un certain nombre (8) virent le jour dans l'arrière-pays. En réalité, il serait peut-être utile de

souligner que notre notion « d'arrière-pays » ne coïncide pas avec celle des Indiens, qui elle, n'englobe pas les territoires de chasse. (Cette zone intermédiaire est qualifiée d'un terme en langue indienne, terme qui est intraduisible de façon directe dans notre vocabulaire).

On est en droit d'émettre l'hypothèse que la proportion importante des gens dits « de Mingan » pour ce groupe d'âge entrerait aussi dans notre catégorie Mingan (bois). Natashquan s'avère la seule bande avec laquelle s'effectuent des échanges importants d'effectifs. Dans le cas de la catégorie des plus de 50 ans, l'ensemble du groupe affiche une assez grande variation quant aux origines. Il est à remarquer que l'inventaire des lieux d'origine couvre la presque totalité de la péninsule du Labrador, ce qui là encore associe le groupe à un contexte socio-économique bien précis. (Noël-Bouchard 1972 : 28)

Par ailleurs, le nombre important des gens originaires des communautés à l'est d'Ekuanitshit, en 1971 chez les 50 ans et plus, selon l'étude de Noël-Bouchard, peut s'expliquer en partie par la fréquentation de la mission estivale de Musquaro. À ce rendez-vous, les Innus des communautés d'Ekuanitshit (Mingan), de Nutashquan (Natashquan), d'Unamen Shipu (La Romaine) et de Pakuashipi (Saint-Augustin) étaient présents. Mais en fin de compte, les individus de cette catégorie d'âge débordaient régulièrement les limites du territoire communautaire et pouvaient fréquenter les communautés voisines aussi souvent qu'ils le voulaient.

LE SÉJOUR À LA CÔTE DANS LE CYCLE ANNUEL DES ACTIVITÉS TRADITIONNELLES

À l'été, entre 1900 et 1950, dans l'espace territorial de la communauté innue d'Ekuanitshit, la limite nord des activités accomplies par ses membres se confond avec celle atteinte par le saumon à la remontée des eaux des différentes rivières de la Moyenne-Côte-Nord. De la fin de juin jusqu'au milieu d'août, au plus tard au début de septembre, leurs activités demeurent habituellement en deçà de cette limite. En contrepartie, c'est à l'été que les membres de la communauté se déplacent régulièrement aux confins sud du territoire communautaire, à Natakuan (île d'Anticosti)².

Malgré leurs positions différentes au début du printemps, toutes les familles se rassembleront à Ekuanitshit quelques jours avant la venue du prêtre de la mission catholique, habituellement à la fin de juin. Les familles les plus éloignées seront les dernières à atteindre le bord de la côte. Les familles retournées à l'intérieur des terres après un voyage d'approvisionnement à la côte, à quelques semaines du dégel des rivières, les auront habituellement précédées. Enfin, les familles présentes à la côte à la veille de la débâcle des rivières sont, à ce moment-là, habituellement regroupées aux alentours du poste de Mingan (Ekuanitshit). Les activités décrites dans les lignes qui suivent ont pu être réalisées par toutes les familles de la communauté présentes à la côte durant les semaines de la saison estivale.

En juin, au retour de la chasse au castor du printemps, commence la chasse au phoque. Les premiers à la faire sont les chasseurs qui ont mis fin à la première assez tôt en juin. Les autres chasseurs, ceux qui, vers la fin de juin, retrouvent les familles au camp principal à la côte ou font partie des groupes multifamiliaux arrivant de territoires de chasse éloignés, doivent auparavant se présenter au poste où ils vont réaliser les échanges, payer leurs dettes et obtenir un approvisionnement en farine, thé, sel et saindoux en quantité suffisante pour les besoins

familiaux durant le séjour estival. À la fin de juin, habituellement, la tenue de la Mission suit ces activités et se produit avant le départ de ces derniers groupes qui, à leur tour, vont chasser le phoque le long de la côte, dans les îles de l'archipel et à Natakuan (île d'Anticosti). Puisqu'elle peut être accomplie dès le début de juin et jusqu'aux jours qui précèdent le départ vers l'intérieur des terres, habituellement au début d'août, c'est une activité qui alterne avec d'autres occupations, telles la pêche au saumon, la pêche aux poissons d'eau douce, la chasse aux canards de mer, la fabrication des canots, la cueillette des fruits et, plus tôt au début de la période, la pêche à la morue.

Cette chasse sert à combler différents besoins au point de vue des vêtements, du crédit et de la subsistance. Sur le plan vestimentaire, le phoque fournit une peau souple et imperméable qui est utilisée dans la fabrication de chaussures. La peau et l'huile de phoque constituent aussi une source de revenus durant la période estivale. Elles représentent des possibilités d'autres échanges avec les commerçants afin de se procurer des articles ou produits convoités en plus des avances en provisions négociées pour le retour à l'intérieur des terres. Par ailleurs, les revenus des mauvaises années, celles de faibles captures en fourrures, peuvent être compensés auprès des marchands par une récolte des produits tirés du phoque pour recouvrer le crédit nécessaire à cet approvisionnement.

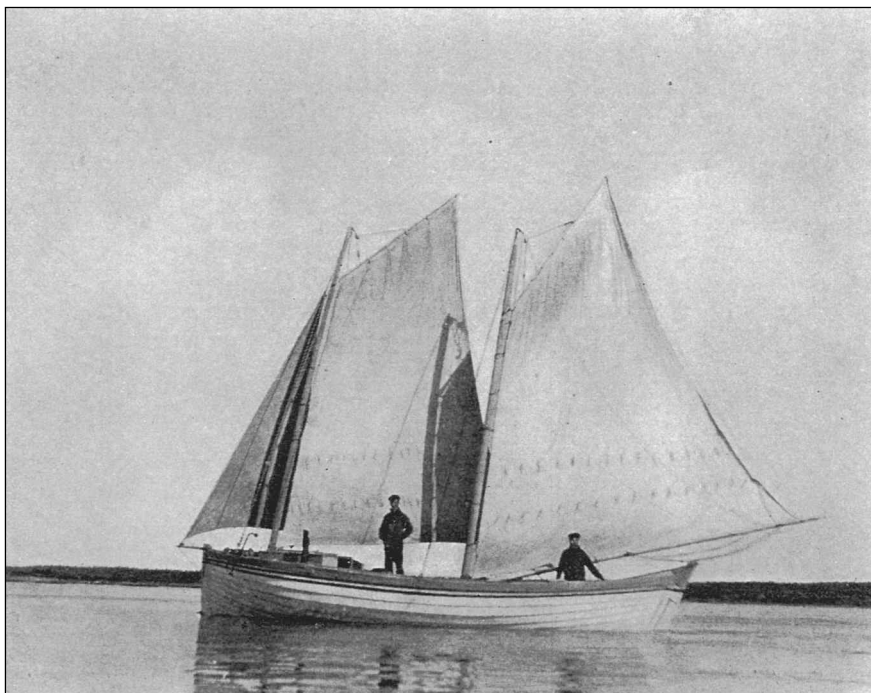
Sur le plan de la subsistance, le phoque procure de la viande et de l'huile. La viande est fumée et consommée durant le séjour à la côte alors que l'huile peut être emballée en vue d'une utilisation à l'intérieur des terres aux mêmes fins que le saindoux, comme gras de cuisson ou garniture pour le pain. Cet emploi de l'huile, les familles y recourent systématiquement en remplacement du saindoux du magasin qui est délaissé au profit des autres produits lorsque l'approvisionnement complet ne peut être obtenu du commerçant pour le retour à l'intérieur des terres.

La chasse au phoque était une activité déjà pratiquée par la communauté au siècle précédent (cf. Frenette 1980). La réalisation de cette activité n'est donc pas nouvelle. L'usage de barges de pêche par les Innus vers les lieux de chasse est à souligner. Or, l'usage de ces embarcations se poursuit au xx^e siècle et ne se confine pas seulement à cette activité mais aussi aux autres requérant des déplacements sur la mer vers la côte, dans les îles et Natakuan (île d'Anticosti).

L'UTILISATION DES BARGES

Au xix^e siècle, l'utilisation d'embarcations de pêche fabriquées par les différents groupes ethniques d'origine européenne fréquentant les eaux de la Basse et Moyenne-Côte-Nord est, à un moment donné, largement répandue chez les Innus.

À l'époque de l'établissement de la Pointe [Pointe aux Esquimaux, aujourd'hui Havre Saint-Pierre] et les 7 ou 8 années qui suivirent [1857 à 1864 ou 1865] les sauvages étaient en grand nombre dans nos parages. À Mingan [Ekuanitshit], j'ai compté au-delà de 60 barges au temps de la mission, contenant chacune deux ou trois familles; j'en ai vu jusqu'à 35 dans la même flotte mouillées au bout de la Pointe. C'était presque toutes des barges achetées de goélettes de pêcheurs américains d'environ 22 pieds de quille peintes en blanc. Aujourd'hui on en rencontre quelques-unes de temps en temps et assez rarement. Le Révérend Père Arnaud m'assure lui-même qu'ils ont diminué de plus des trois quarts sur la côte depuis 1860. (Gallienne 1969 : 104-105 – Journal de Placide Vigneau, 4 décembre 1882)³



« 'La belle Marguerite' and our Gallant crew », 1907. Barge de pêche du type fabriqué à Havre-Saint-Pierre et son équipage eurocanadien. (Source : Townsend 1910)

Bien que leur nombre diminue à la fin de ce siècle, elles continuent à être présentes lors des activités estivales des communautés innues se rassemblant à la côte dans ces deux régions. À Ekuanitshit elles sont utilisées jusqu'à la fin des années 1940.

Au début du siècle, ce sont des embarcations d'environ 35 pieds avec une quille dépassant de 10 à 12 pouces et munies de deux mâts portant trois voiles : une petite à l'avant, ensuite la misaine et une autre voile sur le mât d'arrière⁴. La coque est bâtie en lattes de bois superposées l'une sur l'autre, dit en « déclin », et elle se termine en pince à chaque extrémité. À cette époque l'embarcation n'est pas pontée. En l'absence du vent les utilisateurs doivent ramer ou tirer l'embarcation à la corde à partir du rivage afin de la déplacer. C'est un bateau à voiles qui tient bien la mer de l'avis général des informateurs aînés innus et eurocanadiens (voir photo).

Les premiers moteurs installés dans des barges sont signalés en 1912 chez deux pêcheurs de Havre-Saint-Pierre. En 1915, Sylvestre Napish devient le premier Innu d'Ekuanitshit à équiper son embarcation d'un engin. Durant les années suivantes, tant chez les Eurocanadiens que chez les Innus, tous les propriétaires de barges en acquièrent ; en 1920 toutes en sont équipées ou presque. Les moteurs disponibles sont de 3, 5, 6 et 10 forces. Le premier, le trois forces, est peu utilisé. Les moteurs de 5 et 6 forces de marque commerciale « Imperial » ont plus de popularité auprès des propriétaires. Le moteur 10 forces est aussi adopté à son apparition sur le marché. Mais, même équipées de ces moteurs, les barges conservent leurs voiles et, les unes après les autres, elles sont dotées d'un pont.

Les Innus, qui n'ont aucune tradition en matière de construction navale maritime, se procurent leurs barges dans les villages eurocanadiens voisins. Parmi les pêcheurs originaires de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine, il y a des artisans expérimentés dans la construction de ces embarcations qui en

bâtissent à Magpie, Rivière-Saint-Jean, Longue-Pointe-de-Mingan, Havre-Saint-Pierre et Ekuanitshit même, où Charles Maloney, un des engagés du poste de la Hudson's Bay Company et d'origine gaspésienne, continue d'exercer ce métier à travers ses autres obligations. Les barges sont construites par un de ces artisans, et il faut un mois à plein temps pour en assembler une qui soit munie du strict nécessaire. Le propriétaire peut ensuite l'équiper d'un moteur acheté à un des magasins des compagnies de pêche établis dans les villages eurocanadiens.

Un informateur innu nous a raconté de quelle façon il a acheté une barge neuve au tournant des années 1910. À l'été, une commande est faite à un commis-voyageur ; un marchand francophone, qui en prend note, demande 100 \$ de dépôt et se rend conclure une entente avec un artisan de Havre-Saint-Pierre en vue de sa construction. Au printemps suivant, au retour des chasses à l'intérieur des terres, celle-ci est presque achevée. Au début de l'été, notre informateur en prend possession en s'acquittant du dernier versement d'un montant de 100 \$. Pour une somme de

200 \$, il a obtenu une barge comprenant les voiles et la corde nécessaire pour l'ancre, mais sans cette dernière ni les mâts qu'il doit tailler lui-même. C'est fait à Ekuanitshit, là où la nouvelle embarcation est remorquée après le règlement du compte.

Chez les pêcheurs des villages eurocanadiens voisins, à cette époque, il est possible d'en acquérir une neuve pour 100 \$ environ. D'après nous, on peut supposer que la participation de l'acquéreur à la coupe et au sciage à la main du bois nécessaire ainsi que la possession de l'équipement récupéré d'une barge mise au rancart permettent de l'obtenir à ce prix, sans compter l'absence d'intermédiaire pouvant tirer partie de cette transaction. Quoi qu'il en soit, notre informateur insiste : la source de financement à l'origine de ces investissements par les Innus doit être clairement établie.

On payait nos propres barges avec notre argent. Le gouvernement ne nous a jamais aidé pour ça. Anciennement les barges étaient à voiles. La nôtre avait été fabriquée au Havre-Saint-Pierre. On avait déjà des barges avant l'avènement du moteur. Puis le moteur a fait son apparition et tout le monde en a eu. C'est parce que les chasses nous rapportaient assez qu'on pouvait s'équiper de barges puis, ensuite, de moteurs. Le moteur seulement coûtait 200 \$. (A.U., 1980 : bobine XXXI-A)

Par ailleurs, toujours selon lui, entre le moment où il a joint définitivement la communauté d'Ekuanitshit, en 1915, et l'année 1927, celle-ci dispose d'une dizaine de barges bien équipées pour la réalisation de leurs activités pendant le séjour que dure leur passage à la côte.

En 1927, une tempête anéantit presque cette petite flotille de même que celles des villages voisins⁵. Les barges, alors toutes pontées, se sont brisées en frappant la rive ou des cayes, ou en coulant au fond non loin de la plage, renversées par des grosses vagues. Les Innus en rescapèrent entre trois et cinq, les

Tableau 2

**Distances à vol d'oiseau et au plus court entre
Ekuanitshit (Mingan) et quelques-unes des
destinations estivales régulières de 1900 à 1950**

LIEU	DISTANCE (KM) (D'OUEST EN EST)
Uashat (Sept-Îles)	160
Rivière-Saint-Jean	22
Ekuantshiu Ministukua (extrémité ouest)	15
Longue-Pointe-de-Mingan	9
Pinipisk	11
Havre-Saint-Pierre	32
Natahkuan (île d'Anticosti)	41
Ekuantshiu Ministukua (extrémité est)	70
Nutashkuan (Natashquan)	160
Musquaro	211

plus grandes, avec des réparations. Mais les moteurs ont pris l'eau et sont devenus inutilisables. L'acquisition de nouveaux engins se fera quelques années plus tard. Entre 1927 et 1942, la communauté s'est accommodée de cette petite flotille. Au milieu de la Seconde Guerre mondiale, elle ne dispose plus que d'une seule barge. L'arrivée durant les années suivantes d'Innus de Nutashkuan joignant la communauté et qui possèdent de telles embarcations, va assurer la disponibilité d'au moins une barge jusqu'à la fin des années 1940.

Les barges constituent, pour nos informateurs innus qui les ont connues, un apport technologique appréciable dans la poursuite des activités traditionnelles à la côte. Pendant le premier quart de siècle elle est essentielle à l'accomplissement d'une nouvelle activité, la pêche à la morue.

Les barges, avant, c'est ce qu'il y a eu de mieux. Quand il venait, tu pouvais y aller quand même, même s'il y avait des vagues. (A.U., 1980 : bobine XXV-B)

Nous, on prenait la barge quand on décidait de s'éloigner sur la mer. Lorsqu'on devait monter dans le bois on serrait les barges. Mais dès le printemps on les remettait à l'eau pour aller vers l'est, nous autres, du côté de Uepetshuan [Betchouane]. (A.U., 1980 : bobine XXIII-A)

La barge, en son temps, on peut comparer ça à une auto aujourd'hui : une auto ça peut m'emmener dans le bois ; la barge, c'était comme une auto : elle m'emmenait facilement dans les îles. (A.U., 1980 : bobine XXXI-A)

Ce moyen de transport adopté au siècle précédent est donc bien intégré dans l'exploitation traditionnelle des ressources ainsi qu'à la poursuite d'activités économiques et sociales. Selon nous cependant, entre toutes, la chasse au phoque est l'objet de son usage le plus intensif.

ITINÉRAIRES, CAMPS DE CHASSE ET AIRES D'EXPLOITATION

Entre la fin hâtive de la chasse au castor au début de juin et le départ pour la montée à l'intérieur des terres au mois d'août, nous distinguons trois temps dans l'accomplissement de la chasse au phoque à la côte. Ils résultent des séparations occasionnées par la tenue de la Mission, à la fin de juin, et

l'avènement des derniers préparatifs, à la fin de juillet, qui marquent des étapes et, d'une certaine façon, le rythme du séjour à la côte. C'est pourquoi nous rendons particulièrement compte des chasses de juin, juillet et août, puisque ces mois sont les unités de temps avec lesquelles elles coïncident.

LA CHASSE DE JUIN

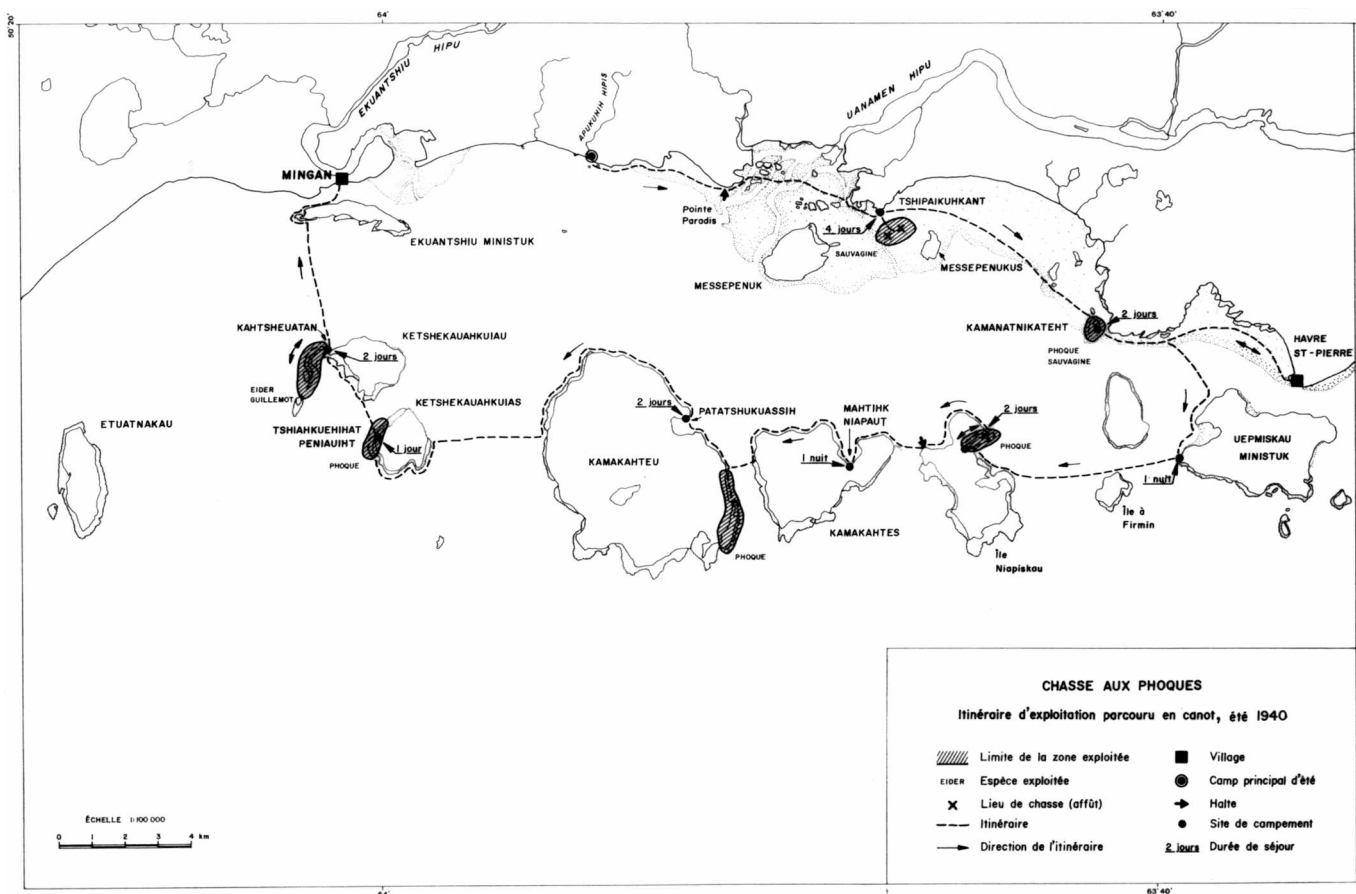
La chasse au phoque en juin connaît des variations d'une année à l'autre quant à la durée et au nombre de chasseurs s'y adonnant, variations qui reflètent les résultats des chasses des mois précédents et, en particulier, celle de la chasse au castor du printemps menée à partir de la côte. Le rendement de cette dernière influence le temps et l'effort consacrés à la chasse au phoque les semaines suivantes. Il peut y avoir d'autres causes, comme celle où, au début du siècle, à compter de 1903, au moins, le gouvernement provincial interdit la chasse au castor du printemps à plusieurs reprises⁶. Ces mesures ont probablement favorisé le début de la chasse au phoque dès le commencement de juin par les équipes de chasseurs présentes à la côte. Il s'agit dans chaque cas de la situation où il faut profiter de cette chasse au plus tôt, pour combler les pertes à la récolte annuelle de fourrure afin de s'assurer le maintien du crédit nécessaire à l'acquisition d'approvisionnement auprès des marchands. C'est une situation différente qui va se produire d'autres années où ces chasseurs, avec un succès à la chasse au castor, vont aussi en terminer plus tôt mais peuvent soit s'accorder la liberté de reporter à juillet la chasse au phoque afin d'accomplir d'autres activités entre-temps, soit la mener sans trop perdre de temps à d'autres occupations.

À ces deux situations s'ajoute celle des aînés installés à l'est d'Ekuanitshit, à Apukuhih Hipis (rivière l'Échouerie) ou à un des sites près de l'embouchure de la Uanamén Hipu (rivière Romaine), après la fin de la chasse à l'outarde. Habituellement, pour la plupart, ils gagnent le voisinage du poste de Mingan (Ekuanitshit) vers la fin de juin où, après la tenue de la Mission, ils s'installent et fabriquent des canots. Cependant, avant de s'y rendre, certains entreprennent un voyage dans les îles en compagnie d'enfants, enfants adoptés ou leurs petits-enfants, dans le but de chasser le phoque.

C'est ainsi qu'au début de juin divers motifs sont à l'origine de la mise en œuvre de cette chasse, et plusieurs organisations différentes participent à sa réalisation telles que (a) les équipes de chasseurs qui partent en barge pour plusieurs jours, (b) des groupes familiaux, i.e. des chasseurs qui l'accomplissent dans les îles le long de l'itinéraire de retour en revenant de la chasse au castor du printemps en compagnie de leur famille et, enfin, (c) les groupes composés des aînés et d'enfants qui, en canot, prennent le chemin de Ekuantshiu Ministukua (archipel de Mingan) empruntant ce que nous avons appelé le « circuit des aînés » (voir carte).

Les équipes de chasseurs se déplacent en empruntant le chemin le plus direct vers les aires d'exploitation communautaires. Ensuite, elles vont en fonction de la présence du phoque en profitant de l'autonomie d'action que leur confèrent les barges face aux éléments propres au milieu maritime. La côte, les îles de l'archipel et Natahkuan (île d'Anticosti) sont à leur portée en tout temps ou presque. Les îles de l'archipel, qui figurent comme premières destinations de ces équipes, reviennent le plus souvent dans la description des activités de chasse au phoque.

En partance d'Ekuanitshit, d'Apukuhih Hipis (rivière l'Échouerie), de l'embouchure de la Uanamén Hipu (rivière



Chasse aux phoques. Itinéraire d'exploitation parcouru en canot, été 1940

(Source : Comtois 1988. La toponymie utilisée dans cette carte a été recueillie dans le cadre d'un projet officiel de la Commission de toponymie du Québec, approuvée par le Conseil de bande de Mingan et éditée dans Québec 1981a)

Romaine) ou d'un autre endroit situé à l'ouest de Havre-Saint-Pierre, les principales destinations des chasseurs sont d'abord le littoral sud des îles et îlots alignés au large entre Havre-Saint-Pierre et Longue-Pointe-de-Mingan. Trois d'entre elles sont rapprochées, soit Pinipisk (la caye à la Tête de Cheval), Kamakahteu (la Grande Île) et Kamakahtes (île Quarry) qui se fondent souvent sur les allées et venues quotidiennes des chasseurs durant leur séjour. Ceux-ci, à l'arrivée, mouillent d'abord leur barge à Kapihtuatimit (havre à Nat) situé à Kamakahteu (la Grande Île) avant de se disperser vers l'ouest le long du platier qui s'étend jusqu'au ruisseau Kuaskuetsuhan, situé au fond de la baie Hamilton. Entre plusieurs sites, Mista Kapihtuatimit (baie aux Loups Marins) reçoit régulièrement la visite des chasseurs durant tout le séjour. Si la présence du phoque est signalée ailleurs, on s'y déplace. Ainsi, la clameur d'une bande de phoques rassemblés à Pinipisk (caye à la Tête de Cheval) vient parfois aux oreilles des chasseurs à l'affût dans cette partie de Kamakahteu (Grande Île) qui, alors, peuvent choisir de s'y rendre séance tenante.

Quoi qu'il en soit des captures obtenues à l'un de ces endroits, les chasseurs, là comme ailleurs, aiment bien parcourir l'ensemble et ainsi disposer d'une évaluation plus complète de la présence du phoque. Ils orientent les déplacements de l'équipe sur la base de ces informations. Celles-ci vont être transmises aux autres chasseurs de la communauté croisés dans les parages ou à leur retour au camp familial. Aussi, en accomplissant ce

relevé, les chasseurs profitent des occasions de chasser les canards de mer pour assurer une partie de leur subsistance et celle de leur famille au retour.

À Kamakahteu (Grande Île), c'est au ruisseau Kuaskuetsuhan, à proximité, que les chasseurs installent souvent leur camp. La présence d'eau potable guide ce choix. À un séjour prévu de courte durée, ils peuvent aussi s'installer à Kapihtuatimit (havre à Nat) au fond de la baie à l'orée de la forêt, ou à Kamakahtes (île Quarry), plus précisément à Mahtihk Niapaut (baie Quarry) à l'entrée du portage aboutissant à l'anse aux Érosions située sur la face sud de l'île.

Bien souvent, c'est durant leur séjour à Kamakahteu (Grande Île) qu'une équipe de chasseurs décide de mettre le cap avec leurs barges vers Natahkuan (île d'Anticosti). La fréquentation de cette île pour la chasse au phoque est une activité déjà signalée au siècle précédent et que les Innus poursuivent toujours. Les préparatifs et les conditions entourant ces voyages sont particuliers et nous en traiterons à part dans les lignes qui suivent. Soulignons toutefois que cette entreprise peut avoir lieu à chacun des trois temps que nous avons identifiés pour rendre compte de la chasse au phoque.

Par ailleurs, les équipes de chasseurs ne disposent pas toujours de barges durant leur séjour dans les îles. À compter de 1927, après la réduction de leur flotille, elles se font souvent transporter jusqu'à Kamakahteu (Grande Île) où elles sont déposées avec équipements et canots. Les baies à Kakuahkuetsuhaht

(havre à Petit Henri) et Patatshukuassih (anse aux Loups Marins) sont des lieux habituels de débarquement et de campement, à la fois, pour l'arrivée. De là l'équipe peut se scinder en deux parties, chacune allant en côtés opposés le long du littoral en utilisant les canots pour chasser le phoque. On parcourt ainsi le littoral nord de l'île lors de cette chasse. En réalité, par temps calme, ces équipes n'hésitent pas à faire le tour complet de l'île de cette façon. Si le vent domine, elles le feront à pied en parcourant le littoral. Les déplacements en canot amènent habituellement les chasseurs à Kamakahtes (île Quarry) et à l'île Niapiskau, et l'on parcourt le littoral de chacune de la même manière à partir des campements établis à Mahtihk Niapaut (baie Quarry) ou à Kauahat, situé au fond de l'anse du lac à Canards de l'île Niapiskau.

La durée de séjour dans les îles des différentes équipes de chasseurs relevées ci-dessus se situe entre deux et dix jours selon le succès, les choix et les conditions du climat rencontrées pendant ces activités.

Les groupes familiaux qui sont sur leur itinéraire de retour de la chasse au castor du printemps vont chasser le phoque le long du tronçon côtier emprunté par cette route. Ensuite, après l'arrêt chez le marchand pour échanger les fourrures, les moyens de transport à leur disposition entraînent des choix d'itinéraires de chasse au phoque de longueur et durée variées. Mais vers la fin de juin, les itinéraires demeurent à distance raisonnable du poste de Mingan (Ekuanitshit) afin d'entendre le signal annonçant l'arrivée du prêtre missionnaire.

Parmi ces groupes sur leur retour, il y a celui qui a quitté Uapueh Napiu Hipiht, site situé au fond de la baie Victor, à l'est de l'archipel, sur la côte. Les hommes chassent le phoque à la sortie de la baie parmi les îlots côtiers en chapelet à l'ouest de celle-ci. Là, ils portent aussi attention aux canards marins et en chassent, ainsi qu'ils cueillent des œufs, s'ils les jugent comestibles, pour les besoins de subsistance. Le groupe est en route vers l'établissement commercial ayant fourni l'approvisionnement nécessaire pour la chasse au castor – les chasseurs font souvent affaire avec un des marchands établis à Havre-Saint-Pierre mais aussi, d'autres années, avec un de ceux de Ekuanitshit, Longue-Pointe-de-Mingan et Rivière-Saint-Jean. Une fois l'échange complété, en partant de Havre-Saint-Pierre, le groupe emprunte un des deux parcours qu'il peut choisir pour se rendre au poste de Mingan (Ekuanitshit) à temps pour la Mission : soit l'itinéraire des îles du large, soit l'itinéraire alignant les îles, îlots et pointes littorales situés entre la pointe aux Morts et Ekuanitshit. Chacun est situé de part et d'autre du chenal de Mingan, le premier au sud et le second au nord. La pointe aux Morts est à la jonction des deux. Ces itinéraires allient les possibilités de chasse au phoque à celles de la chasse aux canards de mer et sont compris à l'intérieur d'un même circuit, celui accompli par les aînés et les enfants et dont nous fournissons une description détaillée plus loin dans ces lignes.

Les groupes de chasse qui reviennent des camps principaux de chasse au castor du printemps situés à l'ouest de Ekuanitshit, tels Ehatshu et Mutehekau Hipiht, ont la possibilité de commencer la chasse au phoque aux îles à Ross et aux cayes de la Mutehekau Hipu (rivière Magpie). Habituellement, ils reprennent assez tôt la route vers l'est en direction de l'archipel où les aires d'exploitation pour le phoque et la faune ailée sont plus nombreuses. Ces groupes arrêtent à Rivière-Saint-Jean, Longue-Pointe-de-Mingan ou au poste de Mingan (Ekuanitshit) pour réaliser leurs échanges commerciaux. Bien souvent, les marchands qui les ont conduits à leur camp de

printemps au début de la chasse au castor sont à nouveau engagés dans le transport en barge pour ce retour. Mais c'est en face du poste de Mingan (Ekuanitshit) que ces familles en provenance de l'ouest trouvent la première possibilité d'accès en canot aux différents itinéraires des îles et leurs ressources.

En atteignant le havre de Mingan, ces familles trouvent une autre jonction leur offrant deux options en direction est, soit l'itinéraire des îles du large, soit l'itinéraire des îles, îlots et pointes littorales alignés près de la côte jusqu'à la pointe aux Morts. Dans le premier cas, le campement de chaque famille est la plupart du temps établi dans le voisinage du poste ou à Ekuantshiu Ministuk (île du Havre de Mingan) et les chasseurs se déplacent alors vers les îles du large dans des allers et retours fréquents. Le statut de sanctuaire accordé en 1925 à Ketshekauahkuiau (île à Bouleaux de Terre), Ketshekauahkuias (île à Bouleaux du Large) et Uhakau (le Pain de Sucre) n'est sans doute pas étranger au choix de ces sites de campement et à l'organisation des déplacements vers les aires d'exploitation du phoque par les chasseurs. Il faut cependant tenir compte de ces îles parmi les destinations des familles pour y établir leur camp durant le premier quart de siècle. Cet itinéraire et le second, qui longe le littoral, sont les mêmes empruntés par les groupes en provenance de l'est, au même moment, mais en direction opposée. Les sites de campement, aires d'exploitation et sentiers de portage qui caractérisent chacun d'eux font aussi partie d'un itinéraire unique emprunté par des aînés accompagnés de leurs enfants.

Quant aux aînés, après avoir fait la chasse aux rats musqués et à l'ours dans les basses terres, pêché dans les rivières avoisinantes et porté attention aux matériaux disponibles en vue de la fabrication des canots en juillet, certains d'entre eux entreprennent une tournée des îles dont la destination finale est Ekuanitshit. C'est un circuit qui unit les deux itinéraires (voir paragraphe ci-dessus) et qu'ils parcourent dans le sens des aiguilles d'une montre. Ils font ainsi le tour du chenal de Mingan, d'abord le long de la côte, et ensuite par les îles du large. Il s'agit d'un secteur compris entre Ekuanitshit, à l'ouest, et la pointe aux Morts, à l'est. La direction empruntée pour le réaliser en canot respecte la marée montante qui va vers l'ouest dans l'archipel. Ainsi, qu'ils soient en partance d'Ekuanitshit, d'Apukuhih Hipis (rivière l'Échouerie) ou d'un autre site situé près de l'embouchure de la Uanamen Hipu (rivière Romane), c'est en direction de Kamanatnikateht (île de la Pointe aux Morts) que ces groupes se déplacent dans un premier temps. Un couple d'aînés (homme et femme) et leurs enfants forment ces groupes.

Mentionné par différents informateurs comme étant un itinéraire traditionnel accompli en canot, ce circuit nous a été décrit et tracé sur cartes avec précision par l'un d'entre eux (J.B., 1980 : bobine XVI-A). Réalisé en 1940, lorsque notre informateur avait 12 ans, l'itinéraire relevé et les informations qui l'accompagnent ont été rendus de la façon la plus complète. L'intérêt qu'il présente est triple : premièrement, il s'agit d'un itinéraire empruntant les îles du large qui est accompli avec le moyen de transport traditionnel, soit le canot ; deuxièmement, ce circuit recoupe les principales possibilités d'itinéraires résumées précédemment pour la chasse au phoque de juin ; troisièmement, il rend compte d'un aspect de la transmission du savoir par les aînés, la connaissance du territoire communautaire (carte).

Itinéraire parcouru par les aînés et leur petit-fils (notre informateur) s'étend sur une quinzaine de jours. Le bilan de la



« Indiens shaving seal skin at the Isles des Corneilles », 1907. Couple innu préparant une peau de phoque.

(Source : Townsend 1910)

chasse au phoque accomplie pendant ce périple est de deux captures. Celles-ci ont été faites à des aires d'exploitation accessibles à pied et localisées à peu de distance des sites de campement. La composition de cette équipe à son passage dans les îles situées au large, la durée brève de ce dernier et la prudence manifestée dans les déplacements indiquent bien, selon nous, que le but de ce voyage n'est pas uniquement la chasse au phoque. L'occasion fournie par cette activité pour initier la nouvelle génération aux déplacements en canot sur la mer et près des îles, d'une part, et à la connaissance des aménagements communautaires donnant accès aux aires d'exploitation des ressources variées qui s'y trouvent, d'autre part, est d'une valeur non négligeable.

La tenue de la Mission marque la fin de la chasse de juin. Après un temps d'arrêt occasionné par l'événement, qui peut être d'une dizaine de jours, la communauté rassemblée se disperse à nouveau pour reprendre ses occupations et en amorcer de nouvelles.

LA CHASSE DE JUILLET

Tous les chasseurs de la communauté sont présents à la côte pendant les semaines de juillet. Parmi eux, il y en a qui se rendent à la chasse au phoque pour la première fois de l'été : ce sont ceux des groupes de chasse arrivés dans la seconde moitié de juin et venant des territoires éloignés ou des camps principaux établis au printemps pour la chasse au castor. Les facteurs déterminants quant aux efforts consacrés et à l'organisation des expéditions demeurent les mêmes que ceux relevés pour les semaines précédentes.

Les équipes de chasseurs reprennent le cap vers les meilleures aires d'exploitation pour la chasse au phoque. Les barges sont mises à contribution. Elles fournissent aux chasseurs un rayon d'action et une autonomie de déplacement leur permettant de rencontrer les exigences de temps pour accomplir d'autres activités de subsistance et commencer les préparatifs et rencontres, importantes pour discuter des nouvelles destinations annuelles qu'ils peuvent atteindre au terme de la prochaine montée à l'intérieur des terres.

La plupart des familles établissent leur campement le long de la côte et dans les îles peu éloignées du littoral, entre Ekuanitshit et Kamanatnikateht (île de la Pointe aux Morts). Elles peuvent ainsi profiter des ressources offertes par les deux milieux, ceux des basses terres du littoral et de la mer avec ses îles. Ces campements sont de plus situés le long du chemin le plus sûr pour effectuer des déplacements en canot. Cette présence amène les équipes de chasseurs à se tourner le plus souvent vers les îles du large pour la chasse au phoque. Kamakahteu (la Grande île), et les aires d'exploitation des îles voisines figurent comme premières et principales destinations au début de ces expéditions. À l'aide des barges ils peuvent ensuite sortir du circuit des aînés.

Etuatnakau (île Nue de Mingan) et les îlots dans le voisinage de Kauahahkuteu Ministuk (île aux Perroquets) pour le secteur ouest, Uepetshuan Ministuk (île

à la Chasse) et ses îlots satellites ainsi que Peneuatshu Ministuk (île Sainte-Geneviève) pour le secteur est et, finalement, Natahkuan (île d'Anticosti) sont les autres destinations des chasseurs lorsqu'ils se rendent à la chasse au phoque en dehors des îles regroupées dans le circuit des aînés. Les camps familiaux auxquels retournent les chasseurs, lorsqu'ils sont établis dans les îles du large, demeurent toutefois à l'intérieur de ce circuit.

Les familles qui accompagnent les chasseurs lors de leurs expéditions au large peuvent déplacer leur campement. Le succès rencontré par les chasseurs à la chasse au phoque les ramène peu de temps après, habituellement, dans le voisinage du poste pour d'autres occupations comme la pêche aux poissons d'eau douce, la rencontre des familles réunies autour de la fabrication des canots et la cueillette des fruits sauvages. D'autres préféreront les sites de campement situés à Ekuantshiu Ministuk (île du Havre de Mingan) et le long du littoral en direction de la Uanamen Hipu (rivière Romaine).

Mentionnons, enfin, que l'accomplissement du circuit des aînés peut avoir lieu durant les semaines de juillet. La description de cette activité en juin est ainsi applicable à la chasse de juillet dans les semaines qui suivent le passage du prêtre de la mission catholique.

LA CHASSE D'AOÛT

C'est habituellement vers le milieu d'août que les familles innues se rassemblent à l'entrée des axes principaux de circulation qui conduisent à l'intérieur des terres. À compter de la dernière semaine de juillet, ou parfois quelques jours plus tôt, elles intensifient leurs activités dans le but de compléter les préparatifs nécessaires. À ce moment, la chasse au phoque des semaines précédentes les a pourvus d'une part de leur approvisionnement estival en farine, sucre, sel et thé, et permis l'acquisition d'articles et équipements convoités par l'un ou l'autre membre de la famille. Les femmes, grâce aux travaux d'artisanat accomplis à partir de peaux de phoque, se sont procuré des tissus et différents articles de couture en prévision des mois à venir. Les produits de leur artisanat ont été vendus dans

les villages eurocanadiens voisins à l'occasion d'un passage en juin ou juillet. Maintenant qu'elles en sont aux derniers préparatifs, les familles se sont rapprochées du poste, établissant leur campement à peu de distance. La chasse au phoque se poursuit désormais en fonction des besoins en peaux et en huile nécessaires à l'intérieur des terres.

Le rassemblement des familles dans les environs d'Ekuanitshit ne modifie pas le choix des chasseurs dans leurs expéditions de chasse. Les équipes se dirigent d'abord vers les aires d'exploitation qui se sont révélées les plus productives au cours des dernières semaines. Elles réorientent rapidement leurs activités si le phoque manque à ces endroits, cherchant ailleurs où les bandes ont pu se déplacer. Ainsi Kamakahteu (Grande Île), Kamakahtes (île Quarry), l'île Niapiskau et Pinipisk (caye à la Tête de Cheval) sont habituellement visités en premier avant de se rendre plus à l'est, si nécessaire, vers les aires aux abords de Uepetshuan Ministuk (île à la Chasse) et Peneuatshu Ministuk (île Sainte-Geneviève). Si les équipes ne réussissent pas à faire de captures suffisantes, face à la tâche inévitable d'explorer l'archipel de fond en comble dans ce but, plusieurs préfèrent se rendre à Natahkuan (île d'Anticosti) sans perdre plus de temps. Les barges permettent de réaliser le voyage sans trop de difficulté.

LA CHASSE À NATAHKUAN

Les Innus d'Ekuanitshit mènent déjà des activités de chasse à Natahkuan (île d'Anticosti) au ^{xix}e siècle. Afin de profiter de ces séjours à son avantage, il semble bien que la Hudson's Bay Company a passé une entente avec les locataires de l'île vers 1850 pour faire la chasse au phoque et à l'ours. Elle a alors proposé que cette permission soit limitée à la face nord de l'île dans le but de contrôler les autres possibilités d'activités offertes par les rivières à saumon et les oiseaux y nichant, plus abondants sur le côté sud, en les réduisant au minimum (Frenette 1980). Nous ne savons pas si cette entente a été reconduite avec les propriétaires qui ont suivi. Cependant tout indique que les activités des Innus dans ce secteur de l'île ont continué de la sorte jusqu'à l'acquisition de celle-ci par Henri Menier en 1896.

Dans un de ses témoignages, un informateur relate une rencontre qui a eu lieu au début du siècle entre le « grand boss » de l'île et les Innus d'Ekuanitshit, parmi lesquels se trouvait son grand-père (voir l'encadré « La rencontre de mon grand-père... »). Menier, selon toute vraisemblance et alors accompagné de gens de son entourage, les rencontre au début d'un séjour de chasse au phoque. Après quelques échanges, le nouveau propriétaire transmet les règles régissant désormais les activités de chasse et de pêche sur l'île, en un mot leur interdiction. Il reconnaît toutefois aux Innus le droit de fréquenter le littoral pour la chasse au phoque ainsi que celui d'y installer des campements en autant qu'ils soient au bord de la mer et que les chasseurs se limitent à utiliser du bois de rivage pour faire du feu, aucune coupe d'arbre debout n'étant permise. Tout indique que le zèle des gardes-chasse n'a pas laissé d'échappatoire à l'observation de ces règles (voir l'encadré « Natahkuan... ») Bien que mal à l'aise devant cette surveillance intensive et inhabituelle, les chasseurs s'y rendent régulièrement au moyen des barges.

En fait, le départ des chasseurs vers Natahkuan (île d'Anticosti) est accompli de façon à se soustraire à cette surveillance bien qu'ils n'y aillent que pour la chasse au phoque.

On ne pouvait pas rester longtemps là-bas. On avait peur, on se sentait surveillés. Ici, dans les îles de la côte en face de Mingan [Ekuanitshit], tu restes le temps que tu veux, on n'a peur de

LA RENCONTRE DE MON GRAND-PÈRE À NATAHKUAN par A.U., Mingan (Ekuanitshit), 1980

Un jour, mon grand-père est allé à Natahkuan. Il y avait plusieurs Indiens, tous de Mingan (Ekuanitshit), avec lui là-bas. Ils ont eu de la visite : tous les grands « boss » de l'île ! Il y avait un docteur avec eux. Ils étaient probablement en promenade sur l'île. Un garde-chasse les accompagnait.

Le grand « boss » a parlé à mon grand-père : « Que faites-vous ici ? C'est trop tôt pour venir ! » Mon grand-père a répondu : « On est venu chasser le loup-marin, juste le loup-marin. » À son tour l'homme de l'île a dit : « Vous arrivez trop de bonne heure pour ça, y a presque pas de loup-marin ! À part de ça, il y a des gardes-chasse ici ! Et puis le loup-marin c'est au milieu de l'été qu'il est le plus nombreux ! »

Pendant qu'avait lieu la discussion, il y avait des Montagnais en place pour attendre le loup-marin et le chasser. Mon grand-père a finalement accosté avec son embarcation. C'était probablement son frère, le garde-chasse, qui accompagnait le propriétaire.

Le bonhomme parlait tout le temps : « T'es bien chic, t'es gros mais t'es bien chic », qu'il a dit. Un des Indiens qui parlait anglais leur a adressé la parole. Un d'entre eux, un « boss », s'est avancé pour lui parler. Le bonhomme, le grand « boss », avait sans doute l'idée de trouver les autres Indiens qui chassaient, à tout prix. En anglais, l'Indien a dit aux messieurs : « C'est pas votre terrain ! » Le grand « boss » ne comprenait pas ce que voulait dire l'Indien dans son anglais, qu'il ne comprenait pas.

Ensuite, ils ont parlé en français au grand « boss ». Là ils ont compris. Le grand « boss » a alors averti les Indiens : « Vous les Indiens vous êtes de bon gars. Mais vous le resterez en autant qu'aucun d'entre vous ne touche aux animaux d'ici, comme le chevreuil, qui vivent sur l'île. » Les Indiens ont répondu au propriétaire de l'île : « On fait pas exprès pour vous embêter, on vient pour la chasse au loup-marin. »

Ils ont dit qu'avant de se quitter un garde-chasse devait fouiller leurs barges. Il y en avait une à terre, à marée basse. Au large, les gardes-chasse ne pouvaient pas fouiller. Car le garde-chasse était limité : son territoire était la terre et pas la mer. Finalement, les Blancs ont laissé les Indiens à leur affaire. Mais non sans répéter l'interdiction de couper du bois sur l'île, de n'utiliser que du bois de rivage pour faire un feu.

Le garde-chasse s'appelait Abraham.

(Source : Comtois 1988 : annexe B)

personne, il n'y a aucune surveillance qui se fasse. À Natahkuan t'avais toujours l'impression que quelqu'un surgirait d'un moment à l'autre ou qu'il soit en train de te guetter. (A.U., 1980 : bobine XXV-B)

C'est ainsi que les chasseurs partent sans aviser personne, mettant le cap au sud en quittant Kamakahteu (la Grande Île) ou Uepetshuan Ministuk (île à la Chasse) en début ou en fin de journée. La traversée emprunte le chemin le plus direct et dure

NATAHKUAN (ÎLE D'ANTICOSTI) :
UN GARDE-CHASSE TROP SÉVÈRE
par A.U., Mingan (Ekuanitshit), 1980

Je me rappelle une fois, à Natahkuan, il y avait un garde-chasse sévère. Lui, il faisait régulièrement le tour de l'île. On était plusieurs Indiens, dont Jean-Baptiste Napess. À un moment donné le garde-chasse a demandé à chacun à quel moment il comptait partir. Jean-Baptiste a dit : « Demain, durant le jour, vers six heures. » Le garde-chasse a dit : « Demain, vers six heures, je vais être au village [Port-Menier]. »

Vers six heures je suis allé voir le garde-chasse, vérifier si Jean-Baptiste était passé le voir. Aucun garde-chasse. Le lendemain à six heures du matin je suis allé vérifier encore ; toujours pas de garde-chasse. À six heures du soir ce même jour : pas de garde-chasse non plus. Il devait être au bord de la côte tout ce temps-là à nous surveiller, caché quelque part dans les baies, accosté là.

C'était vraiment un gars trop sévère ce garde-chasse là. Il le disait lui-même en parlant de lui. Il disait aussi qu'il y avait un chemin près du bord de la côte duquel il pouvait surveiller tous nos agissements en tout temps. Ça, ça voulait dire de ne jamais toucher aux animaux de l'île, dont le chevreuil.

Finalement, notre tour de partir est arrivé. J'ai été voir si le garde-chasse était là au petit matin. Il était toujours absent. Il était probablement toujours aux alentours de nous. Le matin on a traversé à Mingan (Ekuanitshit).

Un peu plus tard on a rencontré ce garde-chasse à Havre-Saint-Pierre. Voyant Jean-Baptiste, il a dit : « Ça, c'est un bon gars : il est parti le jour et le moment qu'il avait annoncé. » Dans la bouche de ce garde-chasse, c'était tout un compliment pour Jean-Baptiste !

(Source : Comtois 1988 : Annexe C)

près de trois heures. Là où ils atteignent et touchent l'île, juste en face, les chasseurs doivent installer leur camp pour la durée de la chasse. De là ils peuvent prendre des directions opposées pour se rendre aux sites de chasse offerts par les cayes nombreuses bordant cette partie de l'île. Le secteur fréquenté par les Innus d'Ekuanitshit à compter du début du siècle se limite surtout à la face nord de l'île, principalement à sa moitié ouest. Les séjours documentés ont une durée variant entre deux et quatre jours. Les chasseurs chassent aussi les canards de mer pour leurs besoins de subsistance.

La fréquentation du littoral et les règles imposées avec la permission d'y installer le campement obligent les visiteurs à la prévoyance. Tout d'abord, concernant la règle de camper là où l'on atteint l'île, sans autre déplacement en barge le long du littoral, elle amène les chasseurs à faire des provisions de bois pour le feu avant leur départ de l'archipel. Ensuite, bien que la surveillance des gardes-chasse de l'île soit sévère, leur droit d'inspecter les équipements et campements se limite à la terre ferme, et une barge mouillant à quelques mètres du rivage est alors exclue de ce droit de regard (voir les encadrés)⁷.

Le retour de Natahkuan (île d'Anticosti) se fait à nouveau par le chemin le plus direct vers le site de campement familial situé sur la côte ou dans une île. En cas d'insuccès de cette expédition de chasse, surtout à la chasse d'août, l'itinéraire de retour passe à nouveau par les aires d'exploitation de l'archipel.

Lorsque les chasseurs d'Ekuanitshit tirent les barges hors de l'eau, la chasse au phoque prend fin.

Une fois terminée la chasse au phoque durant l'été, tous les Indiens revenaient à Mingan [Ekuanitshit], au mois d'août. Ils serraient leurs barges, après ça ils partaient sur le territoire... Comme ils le faisaient aussi, à Sept-Îles [Uashat]. (A.U., 1980 : bobine XXIV-B)

La reprise des activités tournées vers l'exploitation des ressources de l'intérieur des terres s'amorce avec la phase de la montée des groupes multifamiliaux.

RÉCOLTE ET PARTAGE

La chasse au phoque commence avec la formation d'un groupe. Une équipe peut être constituée d'individus de différentes familles, qui s'entendent avec le propriétaire d'une barge pour aller faire la chasse. Le recrutement opère aussi en sens inverse lorsque le propriétaire, un chasseur, cherche à réunir des chasseurs pour l'accompagner. Idéalement, pour la réalisation de l'activité proprement dite, c'est une compagnie de deux chasseurs qui doivent travailler ensemble pour faire une chasse efficace. En tenant compte que chacune de ces compagnies hisse un canot à bord de la barge pour circuler près des lieux de chasse et récupérer l'animal tué, une équipe compte entre quatre et six chasseurs et, en conséquence, de deux à trois canots dans la même barge pour une expédition de chasse. Or, bien souvent, ce sont deux barges qui prennent le départ de conserve pour cette activité et accomplissent le même itinéraire. C'est toujours le cas lorsque des chasseurs vont à Natahkuan (île d'Anticosti).

Nos informateurs qui ont utilisé les barges ont bien apprécié de pouvoir approcher des sites de chasse, par ce mode de transport, sans amener les phoques habituellement présents dans les parages. Le bruit des moteurs équipant les barges dérange peu le comportement de l'animal. Arrivé à destination, le navigateur laisse les chasseurs à peu de distance des lieux. Il dirige ensuite la barge vers le point de mouillage connu où, après l'avoir bien ancrée, il se rend en canot en compagnie de son équipe vers le site de chasse de leur choix. À moins de disposer d'un abri absolument sûr pour y jeter l'ancre, le navigateur propriétaire de la barge ne s'éloigne pas trop de son bien pour mener ses activités de chasse. Les sites de mouillage, sûrs et moins sûrs, utilisés lorsque la communauté a disposé de telles embarcations, sont bien connus des chasseurs qui les ont employés à cette époque.

À l'arrivée sur le site, les deux chasseurs placent leur canot à petite distance des postes qu'ils occupent pour se mettre à l'affût. Ils appellent ensuite le phoque en criant, en imitant son hurlement. Il faut que la mer soit calme afin que le cri porte assez loin. Dès que les chasseurs aperçoivent la présence d'un phoque, repérable lorsqu'il sort sa tête un long moment pour écouter les cris, l'initiative de l'appel est laissée à un seul chasseur qui se rend jusqu'au bord de l'eau pour continuer à l'appeler. Il s'accroupit alors sur une toile où est déposée sa carabine chargée. L'autre chasseur demeure caché à l'arrière et reste à l'affût. En s'approchant en direction des appels, la tête de l'animal se

fait parfois pointue : c'est le museau tendu de l'animal qui veut identifier qui l'appelle. Plusieurs bêtes à la fois peuvent se manifester ainsi. Certaines vont quitter, alors que les autres continueront d'approcher. C'est un animal curieux et myope qui peut venir jusqu'à trente pieds du chasseur (Gilbert 1967).

Les chasseurs vont profiter au maximum de l'effet de leurs appels pour attirer la bête à la meilleure distance possible pour le tir. Dès que le comportement de l'animal montre un premier signe de méfiance, à distance de tir raisonnable, on fait feu. Quand il est atteint et qu'il saigne trop, il coule et on ne peut le retrouver au milieu des algues et des roches ; c'est pourquoi les chasseurs se hâtent ensuite de lancer le canot en direction de l'animal. À l'aide d'un grappin, ils accrochent le corps de la bête qui menace de couler ou qui repose déjà à faible profondeur.

Les petits phoques sont hissés à bord du canot. Mais, en raison de leur poids et leur taille, la plupart sont plutôt remorqués et hissés sur la rive. Des plus gros, on ne conserve que la peau et les morceaux de viande de choix, comme le cœur dans le cas d'un gros phoque à tête de cheval (Phoque gris). Ceux de petite et moyenne taille sont en général ceux dont les Innus prélèvent le plus de viande⁸ ; on les ramène en entier pour confier le dépeçage aux femmes lorsqu'on prévoit revenir rapidement au camp familial – sinon, les chasseurs les dépècent sur place.

Pendant une journée de chasse, si les conditions du climat se détériorent, les chasseurs peuvent tirer les canards de mer qui se présentent à cet endroit ou à un autre situé à proximité. Sinon ils peuvent attendre le retour d'un climat meilleur autour d'un feu où on mange et prend du repos. Le premier jour on en profite aussi pour établir le campement au cours d'un séjour prévu de plus d'une journée.

Un partage des captures en parties égales est fait entre les membres à la fin de l'expédition. Les propriétaires des barges ont alors droit à une part plus importante consistant en carburant, peaux de phoque ou sauvagine. L'argent ne fait jamais partie de ces comptes entre les chasseurs. La viande du phoque est partagée à l'intérieur du réseau familial du chasseur, et avec les autres lorsque la quantité le permet. Ce sont les femmes qui accomplissent cette tâche ainsi que celles reliées à la transformation des peaux.

TRANSFORMATION ET PRODUITS

Le phoque représente un apport important pour les familles séjournant à la côte durant l'été. Après le dépouillage des captures, la coupe des morceaux de viande occupe les femmes des chasseurs. Les surplus de cette chair sont fumés afin de les conserver pour consommation future durant le séjour.

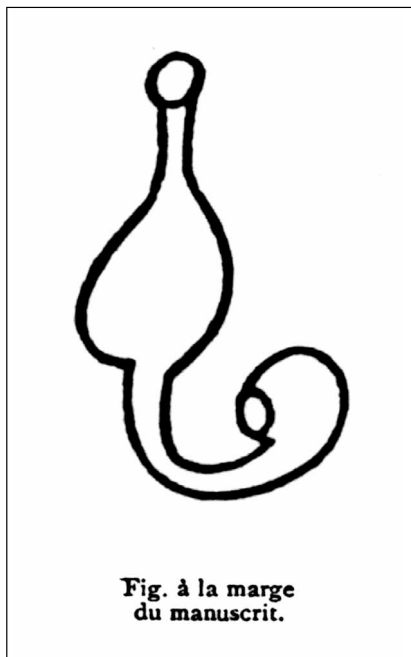


Fig. à la marge du manuscrit.

Figure 1
Figure apparaissant dans la marge d'un manuscrit du Père Laure daté de 1735 : « Les sauvages gardent cette huile de bien rassise dans des Bîk8é. Ainsi s'appelle la vessie du loup marin. Ces vessies sont d'une assez plaisante figure. Soufflées elles ont un cou d'une extrême longueur, le milieu, considérablement élargi, est ovale, et se termine par un bout recourbé et replié, à peu près comme un termomettre ou un alambique. Il en est qui tiennent jusqu'à 5 ou 6 pots, d'autres 10 ou 12 pour n'exagérer pas, car je n'ai jamais vu de ces monstrueux loups marins, qui ne quittent gueres le golphe St-Laurent. »
(Source : Jones 1889 : 59)

Le gras est mis de côté, taillé en morceaux et fondu afin d'en recueillir l'huile. Ce travail, réalisé avec les prises faites avant les derniers préparatifs, est d'abord accompli dans le but de vendre le produit aux marchands. Quant à l'huile recueillie et conservée pour les besoins des familles, elle est coulée dans un sac extensible, fourni par un appendice de l'intestin du phoque (fig. 1), pour la conservation et le transport. On coule ainsi l'équivalent de vingt livres de graisse dans ce sac. Chacun de ces sacs est recouvert de planchettes solidement liées avec de la ficelle pour faciliter la manipulation durant le transport à l'intérieur des terres. Ou bien, toujours dans le même but, le sac peut être déposé dans une boîte fabriquée des mêmes planches et scellée d'une dernière planche.

Chaque année, une famille amène deux de ces sacs à l'intérieur des terres pour les besoins ultérieurs. Ce nombre est plus élevé chez une famille nombreuse et aussi lorsque les avances en approvisionnement faites par les marchands sont insuffisantes. Mais toutes les familles rapportent de l'huile de phoque, même si elles ont obtenu la quantité de saindoux demandée aux commerçants, pour constituer des provisions en cas d'insuccès – toujours possible – à la chasse à l'ours, au porc-épic, au caribou ou autres animaux dont le gras est prisé davantage dans l'alimentation. Avec le succès obtenu à ces chasses d'automne, le groupe de chasse va laisser cette provision à différents échafauds, souvent avec d'autres provisions, où il compte passer à nouveau sur le chemin du retour vers la côte.

Cette huile, bien qu'elle ne gèle pas, est meilleure à manger quand elle a épaissi au grand froid, de l'avis d'un de nos informateurs. D'autres mentionnent qu'ils préfèrent alors la manger avec du pain en y mêlant des fruits ou de la mélasse pour en faire une confiture. Il semble qu'avec les années, l'approvisionnement en saindoux faisant moins défaut, la consommation de cette huile va cependant demeurer l'habitude des plus vieux de la famille. Cependant, tant que sont fabriquées et utilisées les bottes en peau de phoque, il faut s'assurer d'en disposer d'une petite quantité dans le but d'en appliquer sur les chaussures et bottes faites de ce cuir.

Le travail des peaux est celui des femmes. La peau est d'abord dégraisée au maximum. Elle est ensuite trempée dans une solution savonneuse avant d'être tendue et placée à l'extérieur pour sécher au soleil. Pour l'utiliser en fourrure, on l'amollit en la pliant jusqu'à ce qu'elle devienne suffisamment flexible. La transformation en cuir nécessite un nouveau trempage avant de dépêler la peau et de la tremper une dernière fois dans une solution rougeâtre, obtenue avec de l'écorce intérieure du bouleau, pour donner le teinte traditionnelle à ce cuir (Gilbert 1966, Clément 1984). Encore, cette peau est séchée et amollie avant d'être utilisée pour la confection de chaussures traditionnelles.

Les mocassins et bottes en peau de phoque sont indispensables pendant les activités à l'intérieur des terres. Les mocassins sont principalement utilisés à la phase de la montée vers les territoires de chasse d'automne. Les déplacements sur de nombreux portages usent rapidement ces chaussures, mais en prévision les femmes accomplissent un travail de préparation en série pour chaque membre de la famille avant de quitter la côte. Après une confection complète des chaussures de la famille, elles font le découpage d'une série de pièces de remplacement pour les réparer et en fabriquer de nouvelles paires en cours de route. Il s'agit de limiter le temps consacré à cette tâche, qui s'ajoute souvent aux tâches domestiques habituelles des femmes, et de bénéficier d'un peu plus de repos durant les nuits passées aux camps d'étape de la montée. À titre d'indice, signalons que les chasseurs usent leurs mocassins en un jour ou deux durant les semaines de la montée.

Les femmes fabriquent aussi des bottes, au moins une paire, pour chacun des membres de la famille. Elles servent à l'automne lors des jours pluvieux ainsi qu'à l'hiver, par temps doux. Les bottes en cuir de caribou, utilisées dès la fin de l'automne, se détériorent rapidement dans ces conditions. Au printemps, tous portent les bottes en cuir de phoque aussitôt que la neige devient fondante et humide.

Il y a des détails qu'il est utile de connaître si l'on cherche à évaluer les captures de phoque nécessaires pour utiliser les peaux aux fins des besoins familiaux. Les aînées expliquent que l'on peut tailler deux paires de bottes dans une peau. Avec une peau de dimension moyenne on fait parfois cinq bottes alors que les plus grandes en permettent six ou sept. Évidemment le nombre de mocassins que l'on peut tailler dans les mêmes peaux est plus élevé.

Les mocassins sont fabriqués de façon à ce que le cuir enveloppe bien le pied. Une autre pièce, en toile, est découpée pour envelopper la cheville. Cette toile est peinte par la suite. Une fois les pièces en peau et en toile assemblées, les coutures sont rendues étanches en appliquant de la gomme de sapin. Ces étapes d'assemblage et d'imperméabilisation sont celles que les femmes referont à maintes reprises au cours de la montée en utilisant les pièces de remplacement taillées pendant leur séjour à la côte.

L'usage des bottes en peau de phoque, rappelons-le, est limité lorsque les conditions du climat d'hiver règnent pendant le séjour des familles à l'intérieur des terres. Ce sont alors des bottes en peau de caribou qui servent de chaussures, et les pièces de vêtement comme les mitaines et les capuchons sont aussi taillées dans ces peaux. Lorsque les conditions obligent à se servir à nouveau des bottes en peau de phoque mises de côté depuis un bon moment, les usagers doivent enduire l'empeigne et la semelle d'huile de phoque avant de repousser le cuir à l'aide d'un morceau de bois pour en retrouver la dimension originale. Jusqu'à ce moment, qui coïncide souvent avec l'arrivée du temps doux du printemps, ces chaussures font partie des bagages transportés le long des itinéraires parcourus depuis la fin de l'automne. Par ailleurs, l'hiver, les chasseurs portent souvent ces mitaines et capuchons en peau de phoque lorsqu'ils accomplissent leurs activités.

Le passage des soldats américains à Ekuanitshit, marqué par la construction du quai et d'un chemin carrossable le reliant à Longue-Pointe-de-Mingan, a provoqué les premiers changements dans cette petite industrie traditionnelle. Les effets du calcium sur le cuir, répandu à l'hiver à la surface du quai et sur la nouvelle route, sont à l'origine de l'adoption de couvre-chaussures

en caoutchouc. Les aînés incapables de suivre les leurs à l'intérieur des terres sont les premiers à en faire les frais après avoir assisté au débarquement et manœuvres de ces militaires à l'automne de 1942. À compter de l'année suivante, plusieurs jeunes chasseurs de la communauté sont employés par les militaires comme manœuvres et débardeurs et commencent à se chauffer de souliers et de bottes en cuir de vache, vendus chez les marchands. Peu à peu, la confection innue de la chaussure en peau de phoque passe ainsi au second rang, derrière l'artisanat, qui sera écoulé dans les villages eurocanadiens voisins et auprès de voyageurs de passage.

RENCONTRES AVEC LES INNUS DE NUTASHKUAN (NATASHQUAN)

Au début de l'été, des Innus de Nutashkuan viennent au poste de Mingan (Ekuanitshit) afin d'assister à la Mission. Ce sont des familles qui font le voyage dans des barges, entre trois et quatre, et fréquentent les gens de la communauté d'Ekuanitshit à cette occasion. La plupart des membres de leur communauté se rendent plutôt à Musquaro, site d'un poste de traite localisé à mi-chemin entre Nutashkuan et Unamen Shipu (La Romaine), dans le même but. Chaque année, jusqu'à ce qu'une chapelle soit édiflée chez eux à la fin des années 1940, ces visiteurs sont présents occasionnellement à Ekuanitshit.

Leur séjour dure une semaine, parfois deux. Pendant les années qui ont suivi la destruction d'une partie de la flottille innue d'Ekuanitshit, les visiteurs prolongent leur visite à quelques reprises. Ils invitent les chasseurs d'Ekuanitshit à les accompagner à la chasse au phoque. Ce sont de courtes expéditions de deux à trois jours. Les Innus de Nutashkuan chassent habituellement le phoque le long de leur territoire communautaire au bord de la mer.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, ce sont des chasseurs originaires de cette communauté et ayant joint celle d'Ekuanitshit qui ont fourni les dernières possibilités d'assurer une partie du transport en barge vers les îles de l'archipel à compter de 1942 environ. Finalement, ce type d'embarcation est délaissé par les pêcheurs des villages eurocanadiens voisins à partir de 1950. Ce mode de transport aura surtout permis des rencontres sur la côte entre les communautés innues, à l'occasion des célébrations de la Mission. Mais les Innus ont plus souvent l'occasion de se rencontrer à l'intérieur des terres, surtout lors des chasses au caribou. Le peu de mention des visites d'Innus fréquentant habituellement les postes de Sept-Îles (Uashat), de La Romaine (Unamen Shipu), de Saint-Augustin (Pakuashipi) et de Northwest River (Sheshatshit) pendant le séjour de la communauté à la côte ne doit donc pas être interprété comme une absence de relations entre ces groupes.

RELATIONS AVEC LES EUROCANADIENS

La présence de chasseurs eurocanadiens dans le but de chasser le phoque s'étend sur les semaines comprises entre la mi-mai et la fin de juin.

Surtout l'été qu'on voyait les Blancs, vers le mois de juin. C'est au mois de juin qu'ils allaient à la chasse aux bébés phoques. Les Blancs de Havre-Saint-Pierre et Longue-Pointe chassaient aussi dans les îles. Ils faisaient la chasse au phoque aussi. Parfois ils venaient ici au village pour qu'on enlève la peau des phoques, en retour ils nous laissaient les carcasses de chaque animal dépouillé. Au printemps, pendant qu'ils faisaient la chasse aux bébés phoques, c'est à ce moment qu'on les rencontrait le

plus souvent dans les îles. Ensuite, ils chassaient le phoque, plus gros, surtout pour l'huile. (A.U., 1980 : bobine XXIV-B)

Les rencontres parmi les îles aux aires d'exploitation fréquentées par les Innus, de même que celles occasionnées par le dépeçage des captures fait par les femmes innues pour les chasseurs eurocanadiens, constituent l'essentiel des contacts entre les deux groupes au moment de la chasse. Ils vont prendre fin avec le début de la pêche à la morue à la fin de juin. Les Innus demeurent alors les principaux exploitants des ressources présentes dans les îles jusqu'au moment de leur départ vers l'intérieur des terres.

Les marchands de la côte sont engagés dans cette chasse à travers les échanges conclus autour des produits de la chasse innue, ainsi que par le biais d'organisation d'expéditions de chasse menées sous leur gouverne. Les peaux et l'huile de phoque sont des produits qu'ils convoitent, en plus des fourrures rapportées par la communauté innue au retour de l'intérieur des terres. À l'été, de plus, ils doivent faire face à la concurrence exercée par les marchands itinérants pour obtenir leur part de la production innue. À ce niveau, soulignons que les marchands itinérants se contentent souvent d'acheter des peaux dégraissées, sans plus de préparation.

L'organisation d'une expédition de chasse au phoque par les marchands établis sur la côte est un sujet dont a témoigné un de nos informateurs qui y avait participé. Rappelons qu'au siècle précédent la Hudson's Bay Company organise déjà des expéditions où les chasseurs et leur famille sont transportés à Natahkuan (île d'Anticosti) dans ce but. Cette fois-ci, il s'agit d'une organisation au sein de laquelle on retrouve uniquement des chasseurs recrutés dans les deux groupes ethniques. C'est donc une équipe composée d'Innus et d'Eurocanadiens qui, sous la direction d'un marchand, prend la mer vers Natahkuan (île d'Anticosti).

C'est John Maloney, fils de Charles Maloney, qui organise et supervise l'expédition de chasse. Le recrutement et le départ des chasseurs vers Natahkuan (île d'Anticosti) ont lieu un jour de juin, au vu et au su de tout le monde. Le groupe de chasse est au nombre de cinq personnes dont deux chasseurs innus, deux chasseurs eurocanadiens et le responsable. Ils utilisent une grosse barge munie d'un moteur de 10 forces pour effectuer la traversée qui emprunte l'itinéraire le plus court à partir d'Ekuanitshit.

Dès leur arrivée à Natahkuan (île d'Anticosti), ils aperçoivent des gardes-chasse à la lisière de la forêt. Les chasseurs gagnent le bord de l'île pour la chasse. Le camp est établi là où la barge a mouillé l'ancre. C'est un camp où les Eurocanadiens couchent sur le pont de l'embarcation tandis que les Innus sont dans leur tente installée au bord de la mer. La durée de la chasse est de quatre jours, au terme desquels les Innus ont tué neuf phoques. Selon les souvenirs de notre informateur, les Eurocanadiens ont aussi fait un nombre indéterminé de captures.

La nature des arrangements entre les chasseurs innus et le responsable de l'expédition est racontée en établissant la comparaison avec les expéditions regroupant uniquement des chasseurs de la communauté.

Nous, les Indiens, celui qui avait une barge pouvait être le seul à payer et, aussi parfois, tous les chasseurs ensemble payaient [pour aller à Natahkuan].... La fois où on a chassé avec John, c'est lui qui a payé le gaz. Nous autres on a probablement payé un peu avec chaque peau qu'il nous achetait. Il achetait la viande puis l'huile aussi. Il prenait sûrement sa part sur le phoque qu'on tuait. De son côté, c'est lui qui nous fournissait à

manger aussi. [...] Nous, on prenait seulement nos fusils puis nos barges quand on n'était que des Indiens. [...] [Lui.] Il ne nous payait pas. Il achetait le phoque seulement. Il ne payait pas les Indiens [à la journée].... [Nous.] Entre Indiens, on payait tous pour aller à l'île. Lorsqu'on est parti avec Mathieu, mon grand-père Damien, c'est nous qui payaient notre gaz, la nourriture puis [fournissaient] la barge; c'était nous autres, chacun notre part. Ceux qui attrapaient le phoque le gardaient pour eux autres. Lorsqu'on en tuait, on le gardait pour soi, le phoque. On vendait la peau. (A.U., 1980 : bobine XXV-B)

Selon ce témoignage, il ressort que les arrangements habituels propres aux deux organisations diffèrent principalement concernant le contrôle des dépenses investies dans une expédition, ainsi que sur les possibilités des chasseurs de tirer un meilleur profit des produits. Sur ce dernier point, l'influence de la présence des marchands itinérants ne doit pas être négligée.

À compter de 1920, le port de Gaspé acquiert le statut de « port franc », c'est-à-dire un port libéré de certaines servitudes telles que les taxes et certaines charges. Établie dans le but d'attirer et de favoriser des échanges avec les navires étrangers, cette mesure profite aussi aux plus habiles des trafiquants itinérants opérant sur le fleuve et dans le golfe en dépit des restrictions qui limitent ces avantages aux premiers. L'approvisionnement des équipages, par exemple, est fait à un coût représentant 20 % d'économie par rapport au coût d'achat que doit déboursier un équipage du pays. Les marchandises de cette nature acquises par ce biais ont sûrement favorisé la position des marchands itinérants dans une situation de concurrence pour l'achat des produits de la chasse innue (Lepage, comm. pers., 1987).

Par ailleurs, pour assurer leurs déplacements vers les îles de l'archipel pour chasser, les chasseurs retiennent parfois les services de George Maloney, dont le magasin établi à Ekuanitshit a succédé au poste de la Hudson's Bay Company, fermé en 1924. La dépense se limite alors aux frais d'utilisation de la barge fixés par Maloney. À l'été, ce dernier arrangement est conclu sur une base occasionnelle puis, à compter de 1942, plus fréquemment.

REVENUS

Les données recueillies auprès des informateurs innus ne nous permettent pas de fournir une évaluation, ne serait-ce que pour une année, du revenu qu'un chasseur ou une famille peut obtenir des échanges des produits de la chasse au phoque. Cependant, il y a d'autres sources qui fournissent des indices de prix en vigueur sur le marché. Elles nous donnent une idée des possibilités à ce sujet. Le journal personnel de Placide Vigneau contient un relevé annuel de prix moyens payés par les marchands sur une période qui s'étend de 1901 à 1924 inclusivement. Mais, comme on peut le remarquer au tableau 3, il n'y a aucun relevé pour les années 1902 à 1912 inclusivement, ni pour les années 1913, 1914 et 1921. Néanmoins, ces données, qui indiquent les prix payés par les marchands aux gens de Havre-Saint-Pierre, ont le mérite de nous informer de l'ordre d'importance de ceux-ci et des variations pour la séquence du premier quart du xx^e siècle. Il faut toutefois préciser, au sujet des peaux, que leur prix est habituellement établi selon différents critères tels l'âge, la saison, et la taille de chacune des peaux. D'habitude, aussi, le prix de l'huile est fixé selon une mesure au gallon.

L'auteur utilise le terme « loup-marin » pour désigner le phoque. Entre 1901 et 1915, le prix moyen des peaux varie entre 1,25 \$ et 1,50 \$. Bien que reposant sur les relevés effectués

Tableau 3

**Prix payés par les acheteurs pour l'huile et les peaux de loup-marin
produites par la population de Havre-Saint-Pierre,
d'après Placide Vigneau (1842-1926)**

(Source : Gallienne 1969)

	HUILE (GALLON)	PEAU DE LOUP MARIN (MOYENNE)	NOTES
1901	-	1,25	
1902-1912	-	-	
1912	-	1,50	
1913	-	-	
1914	-	-	
1915	-	1,50	Loup-marins petits
1916	0,40-0,45	1,85-1,90 (1,77)*	Loup-marins petits
1917	0,75	(2,48)	Loup-marin d'esprit
1918	1,00	2,75	Loup-marin
1919	1,15	3,25	Loup-marin
1920	1,15	3,25	Loup-marin
1921	-	-	
1922	0,25	2,75	
1923	(0,30)	(3,00)	
1924	[450\$/115 quintaux]**	(2,00)	Loup-marin de glace
		(3,00)	Loup-marin de baies

* () Prix unitaire calculé en divisant le revenu total obtenu par la quantité d'unités dénombrées.

** Quintal : unité de mesure égale à un poids de 112 lbs. Le paiement de l'huile mesurée en quintal pourrait être une erreur de la part du gardien de phare lors de sa collecte d'information. Le quintal est une mesure de poids alors que l'huile est un liquide qui doit être mesuré de façon appropriée, au gallon, comme dans les relevés des années précédentes. (Paul Charest, comm. pers., 2002)

pour trois années, 1901, 1912 et 1915, on peut supposer que l'auteur aurait inscrit les relevés des années manquantes si celles-ci avaient fait l'objet de variations significatives. Il n'y a aucune donnée sur les prix payés pour l'huile durant ces années.

Entre 1916 et 1924, le prix moyen d'une peau de phoque varie entre 1,77 \$ et 4 \$. Le sommet de cette variation dans les prix se situe en 1919. Par la suite il y a décroissance. Le prix moyen varie entre 2 \$ et 3 \$ entre 1922 et 1924 inclusivement. Pendant cette période, le prix de l'huile connaît des variations qui suivent sensiblement les mêmes observées pour le prix des peaux. Entre 1916 et 1924, le prix moyen du gallon d'huile varie de 0,25 \$ à 1,15 \$, le sommet se situant en 1920. En 1922 et 1923, les prix se situent à 0,25 \$ et 0,30 \$, ce qui est moins que le prix relevé en 1916 qui est de 0,40 \$ au minimum. En somme, la Première Guerre mondiale a entraîné une hausse du prix de ces produits qui, quelques années plus tard, retrouvent un niveau plus proche de ceux obtenus à la veille du conflit.

Pour les années suivantes, nous n'avons que de maigres relevés pour rendre compte des prix obtenus par les chasseurs. L'un d'eux provient du témoignage d'un informateur innu qui indique les prix en vigueur à la fin des années 1920.

L'huile de phoque était vendue aux Blancs pour 0,30 \$ du gallon. C'était de l'ouvrage. Les peaux de phoque étaient aussi vendues au Havre-Saint-Pierre. On donnait 2 \$ pour la peau d'un petit phoque. Tout ça, il y a plus de cinquante ans. On partait de Mingan [Ekuanitshit] pour aller vendre le phoque à Havre-Saint-Pierre. J'avais à peu près 18 ans dans ce temps-là [1929-1930]. (E.L., 1980 : bobine II-B)

En 1940, la peau du phoque adulte chassé à l'automne vaut 7 \$. Enfin, en 1950, dernière année pour laquelle nous disposons d'un relevé au cours de cette période couvrant la première moitié du ^{xx}e siècle, une peau identique à la précédente est payée 1 \$ (Lepage 1976). L'absence d'autres relevés pour le second quart de siècle empêche de saisir les variations et l'ordre d'importance des prix obtenus pendant ces années. Toutefois, le prix relevé pour l'année 1950 peut être situé dans la baisse générale du prix des fourrures qui est enregistrée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le développement de tissus synthétiques et leur emploi dans la confection des vêtements sont à l'origine de cette situation qui diminuera sensiblement les revenus des chasseurs innus à compter des années 1950.

Le relevé des prix tiré des différentes sources pour la période qui s'étend entre 1900 et 1950 est bien incomplet. Cependant, s'il advient qu'on les complète un jour, il faudra tenir compte de l'évolution de la valeur de la monnaie durant la même période. En l'absence des données nécessaires, quoi qu'il en soit, la chasse au phoque s'est révélée une source de revenus non négligeable pour les Innus :

Parfois on pouvait faire un peu d'argent avec nos barges. C'était avec la chasse au phoque qu'on en faisait. La peau de phoque était recherchée des acheteurs. En plus, on pouvait vendre notre huile quand on en avait. (A.U., 1980 : bobine XXXI-A)

Les plus belles peaux de phoque se vendaient plus cher. Le phoque c'était de l'argent. (A.U., 1980 : bobine XXIV-B)

La demande de peaux de phoque et les prix obtenus pour les plus belles d'entre elles ont probablement occasionné, selon nous, une certaine indépendance des chasseurs vis-à-vis leurs principaux créanciers. Les visites annuelles des marchands indépendants négociant à bord de leur navire l'achat des peaux de phoque a pu permettre cette situation. La transaction peut être faite en argent sonnait mais un échange contre des provisions peut s'avérer plus avantageux pour les chasseurs, en comparaison des quantités obtenues auprès des marchands établis à la côte. Il est permis de penser, à défaut de disposer de données précises, que la concurrence de ces derniers a eu un certain poids dans la décision de la Hudson's Bay Company de fermer le poste de Mingan (Ekuanitshit) en 1924. Si cela a vraiment compté, c'est George Maloney qui a dû relever à son tour le défi posé par ces concurrents.

MAINTIEN DES ACTIVITÉS DE CHASSE AU PHOQUE DURANT LE SÉJOUR À LA CÔTE ENTRE 1900 ET 1950

Il est clair que les activités de chasse au phoque par les Innus d'Ekuanitshit (Mingan) décrites par Frenette (1980) pour la deuxième moitié du ^{xix}e siècle se poursuivent durant la

période sur laquelle nous avons porté notre attention. En fait, notre travail à partir de sources ethnographiques permet d'établir la confirmation de plusieurs éléments avancés par l'auteur au sujet de l'organisation des activités de ce séjour et, en même temps, d'apporter un complément descriptif riche en détails grâce à la rencontre d'informateurs ayant vécu durant cette période.

En effet, entre 1900 et 1950, les moments clés de la chasse au phoque sont presque en tout point identiques à ceux relevés par Frenette à la fin du XIX^e siècle. Toutefois, la durée du séjour des Innus à la côte peut varier entre un et cinq mois avec les premières arrivées à la fin de mars et les derniers départs vers l'intérieur des terres au milieu d'août. Deux moments, le début et la fin du printemps, regroupent des arrivées successives des familles à la côte. Les familles qui y trouvent les postes les plus près, à partir de leur campement d'hiver, sont les plus nombreuses à se rendre à la côte au début du printemps. Ce sont habituellement les familles les plus éloignées qui gagnent la côte les dernières. Cependant, le fait d'atteindre la côte au plus tôt demeure, selon nous, un choix guidé par différents facteurs où dominent les résultats des chasses menées à l'intérieur des terres depuis l'automne et les possibilités d'exploitation des ressources côtières au printemps, dont le phoque.

Également, les renseignements fournis par nos informateurs donnent une meilleure compréhension de la description de la chasse au phoque à la deuxième moitié du XIX^e siècle par Frenette (1980) qui, somme toute, n'est pas si éloignée dans le temps. Utilisation des barges, les distances et les espaces parcourus, l'organisation et la réalisation de la récolte, enfin, le partage et la place de la ressource dans la poursuite des activités annuelles des familles de la communauté entre 1900 et 1950, ont grandement bénéficié de l'éclairage des informations recueillies en entrevue et, dans une moindre mesure, de celles contenues dans la documentation historique créée au cours du XX^e siècle (Comtois 1983, 1988). La transformation des produits et les revenus en ont aussi profité mais, dans ces cas-là, en intégrant des données ethnographiques d'autres sources recueillies entre 1966 (Gilbert) et 1984 (Clément).

Les marchands avec qui les Innus ont fait affaire occupent également une place importante parmi les intervenants extérieurs durant le séjour à la côte. L'échange des fourrures récoltées à l'intérieur des terres constitue la base des relations commerciales entre les deux parties. Depuis le milieu du XIX^e siècle, et jusqu'en 1924 semble-t-il, la Hudson's Bay Company continuera à profiter de la présence estivale innue dans le voisinage pour organiser des expéditions de chasse au phoque afin d'améliorer le rendement du poste. Au XX^e siècle cependant, la poursuite de cette activité se fera de façon plus indépendante semble-t-il, car l'acquisition des barges et de moteurs fournit aux Innus une autonomie d'action et de décision, à la fois, dans l'organisation de telles expéditions. Cette chasse demeure une source de revenus qui n'est pas négligée par la communauté durant les années 1900-1950 où la pêche à la morue est, pour un certain temps (1910-1927), la seule autre ressource renouvelable pouvant permettre des gains supplémentaires au retour de l'arrière-pays.

Notes

1. Les informations sur lesquelles se fonde cet article touchent la période de 1900 à 1950. Elles ont pour la plupart été recueillies au cours d'un séjour à Ekuanitshit, ou Mingan, à l'année

1980, dans le cadre des travaux d'un projet du département d'anthropologie de l'Université Laval intitulé « Occupation du territoire, exploitation des ressources et sédentarisation chez les Montagnais-Naskapi du Québec-Labrador », qui s'est échelonné de 1978 à 1982. D'autres informations complémentaires seront recueillies au cours des années suivantes, durant de courts séjours, lors d'une recherche sur l'occupation et l'utilisation du territoire pilotée par le Conseil Attikamek-Montagnais (Comtois 1983). Une partie de ces données seront gracieusement mises à notre disposition par le Conseil de bande pour permettre de mener à terme la réalisation d'un mémoire académique (Comtois 1988).

2. Les toponymes français et innus des îles de Mingan et des sites côtiers adjacents qui sont utilisés dans l'article sont tirés de deux documents produits par la Commission de toponymie du Québec (Québec 1981a, 1981b). Dans ces documents, seuls les toponymes composites associés à des villages ont des traits d'union. Le toponyme innu de l'île d'Anticosti, soit Natahkuan, s'est imposé lors des entrevues menées en 1980 (Comtois 1988).
3. Placide Vigneau est originaire de Havre-Saint-Pierre et a été gardien de phare de l'île aux Perroquets pendant plusieurs années. Cet écrit de 1882 est tiré de son journal personnel rapportant divers événements et informations et couvrant les années 1857 à 1926.
4. Il s'agit de la longueur des barges fabriquées à Longue-Pointe-de-Mingan. À Havre-Saint-Pierre, la longueur de celles qu'on y construit varie entre 27 et 29 pieds de quille (Joubert 1974).
5. La reconstitution des faits concernant cet événement, à partir de différents témoignages que nous avons recueillis auprès d'ainés et d'ainées de Longue-Pointe-de-Mingan et de la communauté innue, révèle des détails intéressants. La collecte des témoignages à Longue-Pointe-de-Mingan a été menée avec la collaboration de Monique Loiseau, petite-fille de Michel Rail, informateur et un des derniers constructeurs de barges traditionnelles du village. Ainsi, la tempête a eu lieu un jour du mois d'août 1927; elle avait commencé dans la soirée, accompagnée d'un grand vent en provenance de l'est. À Longue-Pointe-de-Mingan, presque tous les pêcheurs furent obligés de « se reconstruire » à la suite de cette tempête. À Havre-Saint-Pierre aussi, elle a fait des dégâts. À Natashquan, les Innus sauvèrent leurs barges en les plaçant à l'entrée de la rivière Natashquan. À Ekuanitshit et Longue-Pointe-de-Mingan, entre autres, la barge de George Maloney, le fils de Charles, a souffert le moins : faite en métal, elle n'a que calé.
6. À compter de 1903 le piégeage du castor est interdit pour une durée de deux ans. En 1905 il est permis à nouveau, mais pour la saison d'automne seulement, et il doit cesser en novembre de la même année. L'application de cette directive et son annulation ne sont pas davantage précisées dans nos sources (Canada 1907).
7. Lors d'une expédition de chasse organisée par John Maloney, fils de Charles et marchand à Rivière-Saint-Jean, Maloney demeure dans sa barge en compagnie d'autres chasseurs euro-canadiens pour le coucher, alors que les chasseurs innus campent sur le bord de l'île.
8. Il y a quatre espèces de phoque qui fréquentent les eaux marines de la Moyenne-Côte-Nord, soit le phoque gris (phoque à tête de cheval), le phoque commun, le phoque du Groenland et le phoque annelé. Dans le dernier cas, il s'agit d'un habitué de la mer du Labrador et des eaux de l'océan Arctique de sorte que sa présence sur la Moyenne-Côte-Nord est considérée comme exceptionnelle. L'archipel de Mingan offre plusieurs sites d'échoueries aux espèces ayant des habitudes sédentaires et qui fréquentent les eaux côtières telles le phoque gris et le phoque commun. Le premier est présent de la fin du mois de mai jusqu'au début décembre. Le phoque commun est présent toute l'année autour des îles et le long de la côte. Enfin le phoque du Groenland est présent de la fin de mai jusqu'au début de juin. De comportement migrateur, il aime les eaux du large et sa présence dans les îles est exceptionnelle. Lors de la période de mise bas en février et en mars, le phoque à capuchon peut se mêler au phoque du Groenland. Ainsi sa présence peut-elle être signalée dans les îles.

Remerciements

À tous nos informateurs et informatrices, à nos interprètes, soit Napoléon Mollen, Georges Mestokosho et Desneiges Mollen (décédée le 11 mai 2002), à leurs familles et aux autres membres de la communauté d'Ekuanitshit, enfin, au directeur du projet, le professeur Paul Charest, nous dédions cet article. Enfin nous voulons remercier Paul Charest, responsable de ce numéro thématique, et les lecteurs Jacques Frenette, Claude Gélinas et Toby Morantz pour leurs commentaires, ainsi que Kathryn Lawson, pour la traduction du résumé et Marcelle Roy pour sa relecture et ses corrections.

Ouvrages cités

- BROUILLETTE, Benoît, 1947 : « La Côte-Nord du Saint-Laurent ». *Revue canadienne de géographie*. Mars, juin, septembre, décembre 1947 : 3-20, 9-27, 21-39. Canada, 1907 : Documents de la Session, vol. 14, n° 27 : *Rapport annuel du Département des Affaires des Sauvages pour l'exercice terminé le 30 juin 1906*.
- , 1925-1965 : *Registre des Indiens*. Centre de référence des programmes des Affaires indiennes et inuit.
- , 1967 : *Cahier de statistiques de population des groupes indiens du Québec*. Affaires indiennes, Québec.
- , 2002 : *Population indienne et inuite au Québec 2002 – Indian and Inuit Populations in Quebec 2002*. Ministre des travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Région du Québec; publié avec l'autorisation du ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien, Ottawa, 2002.
- CLÉMENT, Daniel, 1984 : *Nouvelles perspectives en ethnosciences : l'ethnobotanique montagnaise de Mingan*. Thèse de maîtrise (anthropologie), Université Laval, Québec.
- COMTOIS, Robert, 1983 : *Occupation et utilisation du territoire par les Montagnais de Mingan*. Conseil Attikamek-Montagnais, Village des Hurons.
- , 1988 : *Unipek^u : Les Montagnais de Mingan et l'exploitation des ressources côtières durant la première moitié du xx^e siècle*. Thèse de maîtrise (anthropologie), Université Laval, Québec.
- FRENETTE, Jacques, 1980 : *Le poste de Mingan au xix^e siècle : cycles annuels des Montagnais et politiques de la Compagnie de la Baie d'Hudson*. Thèse de maîtrise (anthropologie), Université Laval, Québec.
- GALLIENNE, Gérard (dir.), 1969 : *Un pied d'ancre. Journal de Placide Vigneau (1842-1926)*. Imprimerie Le Quotidien Ltée, Québec.
- GARNEAU, Jean-Pierre, 1997 : « La population montagnaise : données disponibles et évolution récente ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXVII(1) : 7-18.
- GILBERT, Louis, 1966 : *Réserve indienne de Mingan, notes et entrevues, été 1966*. Laboratoire d'anthropologie, Projet Ethnographie de la Côte-Nord, Université Laval, Québec.
- , 1967 : *La population et l'organisation économique de Mingan*. Laboratoire d'anthropologie, Université Laval, Québec.
- JONES, P. Arthur E., 1889 : « Relation inédite du R.P. Pierre Laure, s.j., 1720 à 1730 précédée de quelques notes biographiques sur ce missionnaire », in *Documents rares ou inédits I. Mission du Saguenay*. Archives du Collège Ste-Marie, Montréal.
- JOUBERT, Pierre, 1974 : *L'intervention des Acadiens de Havre-Saint-Pierre dans le développement économique de la Côte-Nord*. Laboratoire d'ethnographie, Université Laval, Québec.
- LEPAGE, André, 1976 : « Histoire et organisation économique », in Coll., *Ethnologie de la Basse Côte-Nord du Saint-Laurent*. Laboratoire d'anthropologie, Université Laval, Québec.
- NOËL-BOUCHARD, Ginette, 1972 : *Le village de Longue-Pointe-de-Mingan et la communauté indienne de Mingan : étude de géographie de la population*. Département de géographie, Université Laval, Québec.
- QUÉBEC, 1981a : « Ekuantshiu Ministukua ». Carte in *Origine et formation de la toponymie de l'Archipel de Mingan*. Commission de toponymie du Québec, Gouvernement du Québec, Québec.
- , 1981b : « Toponymie de l'archipel de Mingan. Noms de lieux officiels ». Carte in *Origine et formation de la toponymie de l'Archipel de Mingan*. Commission de toponymie du Québec, Gouvernement du Québec, Québec.
- ROUILLARD, E., 1908 : *La Côte-Nord du Bas Saint-Laurent et le Labrador canadien*. Typographie Laflamme, Québec.
- TOWNSEND, Charles W., 1910 : *A Labrador Spring*. Dana Estes & Company, Boston.